

SISNE HIMAL 1980

En souvenir de notre ami Jacques Debrot, disparu dans une avalanche le 10 décembre 1978. Il était le 8^e membre de l'expédition.

Expédition neuchâteloise SISNE HIMAL 1980

organisée par le
CLUB ALPIN SUISSE section neuchâteloise

avec le soutien de
la Fondation Louis et Marcel Kurz Neuchâtel

patronnée par
la Fondation Suisse pour Explorations Alpines

<i>Contenu</i>	<i>page</i>
Avant-propos	2
Préface	3
Historique de l'expédition et préparation	4
Le voyage jusqu'à Surkhet	6
La marche d'approche	10
L'ascension	18
Le retour	30
Historique du Kanjiroba-Himal	32
Esquisse topographique	33
Chronologie de l'expédition	34
Bibliographie	35
Appendices techniques	35



Avant-propos

«La plus belle, la plus grande, la plus haute et la moins connue de toutes les chaînes de montagnes est incontestablement l'Himalaya.» Cette affirmation fut écrite par Marcel Kurz en 1933, après avoir séjourné à plusieurs reprises et durant de nombreux mois dans la grande chaîne asiatique.

Empêché par un accident fâcheux de poursuivre personnellement l'exploration de l'Himalaya, Marcel Kurz concentra alors son énergie à l'histoire de la conquête himalayenne. Ses principales publications «Le problème himalayaen», «Liste chronologique des expéditions dans l'Himalaya» et «Chronique himalayenne» lui valurent une autorité incontestée en la matière.

Il attesta son attachement à cette lointaine région de montagnes au-delà de sa mort en suggérant à son épouse de créer une fondation dont les intérêts serviraient à l'exploration de l'Himalaya.

Le produit du fonds constitué en 1971 étant réservé en priorité aux Neuchâtelois, le comité de Fondation invita en 1977 les responsables de la section neuchâteloise du CAS à examiner la possibilité de mettre sur pied une expédition à l'Himalaya, avec l'aide et selon le but de la Fondation Kurz.

Le résultat est connu. Le 3 mai 1980, l'expédition neuchâteloise réussit la première ascension du Sisne Himal, 6470 m. Fait intéressant, un demi-siècle plus tôt, soit le 8 juin 1930, la première expédition à laquelle participa Marcel Kurz avait atteint le Jongsang Peak, 7459 m.

Le succès de l'expédition 1980 est le plus bel hommage que la section neuchâteloise ait pu rendre à son ancien membre d'honneur. Respectant la volonté du donateur, l'équipe conduite par Ruedi Meier s'est aventurée dans une région mal connue, ce qui ne donne que plus de valeur à sa réussite.

Rédaction: Pierre Galland, Daniel Chevallier, Ruedi Meier
avec la participation de tous les membres
Correspondance:
Ruedi Meier, Racherelles 18, CH-2036 Cormondrèche

Couverture: Le camp 4, sur l'arête N.-W. du Sisne. A l'arrière-plan montagnes sans nom, d'environ 6000 m.

Préface

Il est à souhaiter qu'à la performance sportive s'ajoutera une riche moisson dans les domaines topographique et scientifique.

Le comité de la Fondation félicite tous les membres de l'expédition d'avoir atteint le but fixé et leur exprime sa vive gratitude pour les efforts accomplis.

*Fondation Louis et Marcel Kurz
Hermann Milz*

Monter une expédition à l'Himalaya, telle est la chance qui s'offrit un jour à la section neuchâteloise du CAS de façon presque inattendue. Une chance à saisir faisant l'effet d'un choc et qui avait de quoi désarçonner, au début, les profanes que nous étions tous. Une merveilleuse aventure s'ouvrait devant nous, mais aussi l'inconnu avec ses pièges et ses risques; une aubaine pour nos meilleurs alpinistes, mais des sacrifices à consentir et à faire accepter à leurs proches; un objectif fascinant pour la section, mais des efforts, des problèmes nombreux et des difficultés en vue. Toutes ces pensées contradictoires tourbillonnaient dans la tête des responsables, tels de lourds nuages annonciateurs d'orage mais aussi, comme ces premiers rayons de soleil promettant une journée radieuse.

L'action libère l'esprit des fantômes qui l'oppressent et dès les premières approches du problème, malgré les embûches et les impasses, ou plutôt à cause d'elles, la volonté de réussir s'empara de l'équipe et gagna la section tout entière. La curiosité manifestée par les clubistes céda le pas à l'intérêt, puis à l'enthousiasme, et leurs nombreux encouragements vinrent renforcer le moral des membres de l'expédition. Le succès, fruit de l'amitié et d'un travail patient et minutieux, fut la plus belle des récompenses.

A l'heure du bilan, remercions la chance qui fut de notre côté et l'avant-garde de la section qui hissa le drapeau suisse sur le Mont Sisne. Mais retenons surtout que la section vit par ses ambitions, que sa vitalité et sa cohésion sont fonction du niveau des buts qu'elle s'est fixés. Nul doute que la génération montante reprendra un jour le flambeau.

*Gérald Jeanneret
Président de la section neuchâteloise du CAS*

Historique de l'expédition et préparation

«... une grande inconnue: tout au fond du Jagdula, il reste une mine de problèmes à résoudre et nous recommandons ces inconnues à nos futurs explorateurs.»

Marcel Kurz (1956)

La Fondation Louis et Marcel Kurz est destinée à encourager l'exploration de la chaîne himalayenne. La section neuchâteloise du Club Alpin Suisse a été la première à bénéficier de ce support.

Les préparatifs furent longs et demandèrent plus de deux ans. Il a d'abord fallu définir la forme de l'entreprise, composer une équipe entraînée, rechercher un objectif restant dans l'idée de la Fondation et entreprendre toutes les démarches officielles pour l'obtention des autorisations.

L'expédition devait-elle être scientifique ou sportive uniquement ? En tenant compte de nombreux paramètres tels que altitude, difficulté, voie nouvelle ou déjà parcourue, temps à disposition, moyens financiers et surtout caractère du Fonds Kurz, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il fallait choisir l'ascension d'un sommet vierge situé dans une région peu ou pas connue. Bien vite notre image idéale s'est heurtée aux réalités administratives et politiques; les sommets autorisés sont en général bien connus et les régions inconnues d'un accès trop long, souvent interdites. L'ouest du Népal nous réservait pourtant la possibilité de réaliser nos aspirations et après une année de recherches et de démarches, nous recevions du Gouvernement de ce pays l'autorisation de gravir le Mont Sisne (6945 m), situé dans le Kanjiroba Himal. Précisément ce sommet se trouve dans une région peu visitée, dénommée par Tichy «pays des montagnes sans nom». Une contribution scientifique sous forme d'études botaniques et médicales était prévue par quelques membres.

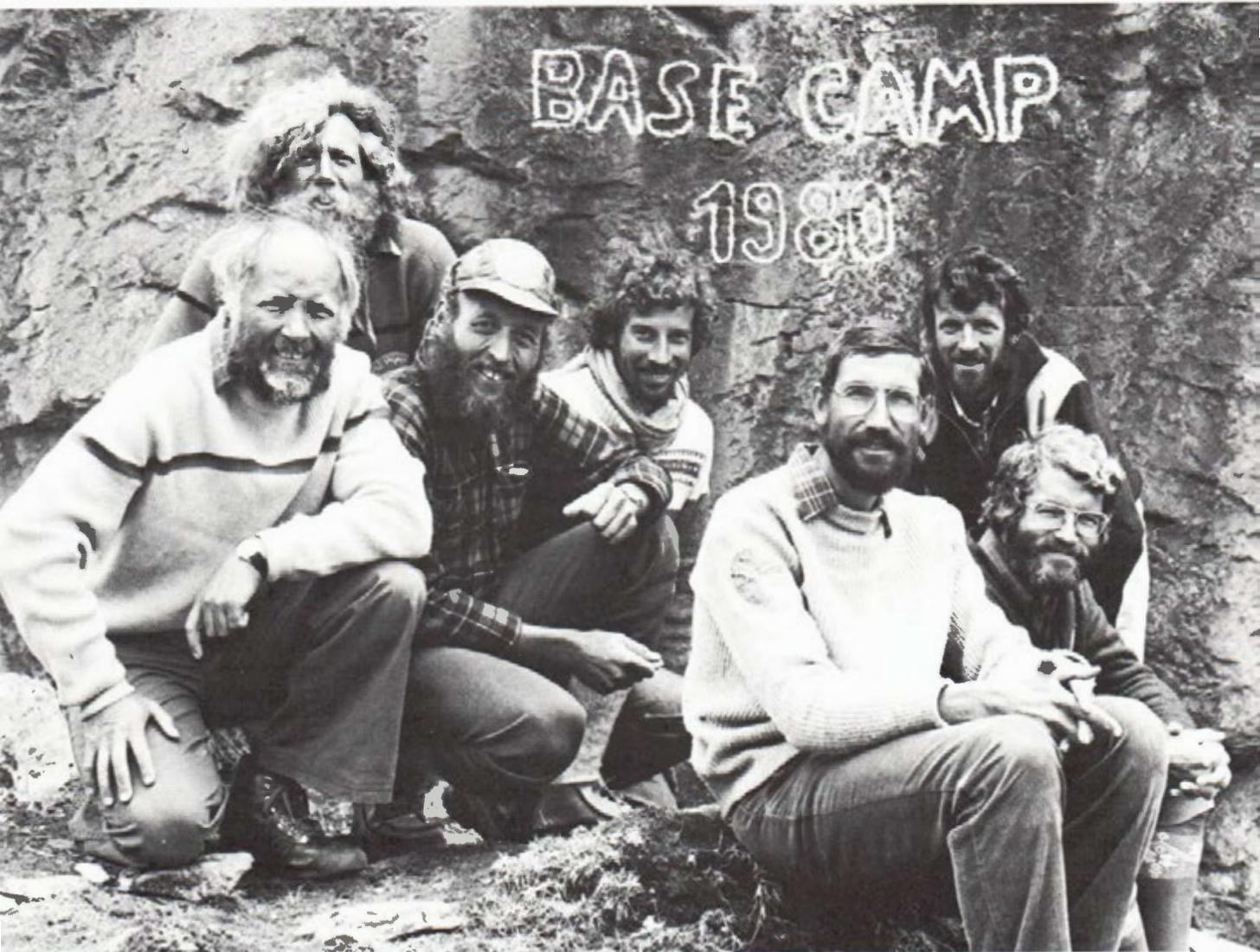
L'équipe est formée d'alpinistes bien entraînés, se connaissant déjà, et chacun reçoit sa tâche pour la préparation de détail. Les uns rassemblent le maximum de renseignements en Suisse et surtout à l'étranger, les autres établissent les listes de nourriture, de matériel et de pharmacie en les modifiant maintes fois. Toutes les informations sont échangées et discutées au cours de fréquentes réunions. D'autres séances avec les responsables de la section et de la Fondation

Kurz permettent de régler les principaux problèmes de financement de l'expédition.

La Fondation Suisse pour Explorations Alpines nous accorde son patronage en souvenir de Marcel Kurz, ancien collaborateur et vu l'intérêt que présente notre objectif.

En novembre 1979, deux membres se rendent à Kathmandu pour prendre contact officiellement avec les représentants du Gouvernement népalais et pour faire connaissance avec les responsables de la Sherpa Co-operative. Cette organisation sera notre mandataire et mettra à notre disposition les sherpas. D'autre part, ce voyage permet d'acheter sur place une grande partie du matériel de montagne, évitant ainsi les frais de transport.

La phase de préparation se termine début février 1980 avec l'envoi par frêt aérien à Kathmandu de 500 kg de matériel, de pharmacie et de nourriture de haute altitude.



LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION ET LEURS ATTRIBUTIONS

De gauche à droite: **André Meillard** dit «Vater», 1937, installateur-électricien: *matériel d'alpinisme et de camp*; (derrière) **Daniel Chevallier** dit «Yéti», 1939, ingénieur civil: *chef adjoint, relations Népal*; **André Egger** dit «Long», 1937, mécanicien-électricien: *subsistance Haute Altitude, transport Suisse-Népal*; **Pierre Galland**, 1953, biologiste: *caisse et comptabilité, recherches botaniques*; **Ruedi Meier**, 1941, électronicien: *chef d'expédition, correspondance, archives, relations Suisse*; **Jean-Claude Chautems** dit «Joko», 1947, mécanicien de précision: *matériel, communications radio, documentation photo*; **Gilbert Villard**, 1940, médecin: *service médical, assurances, recherches médicales*.

Le voyage jusqu'à Surkhet

L'ÉQUIPE NÉPALAISE

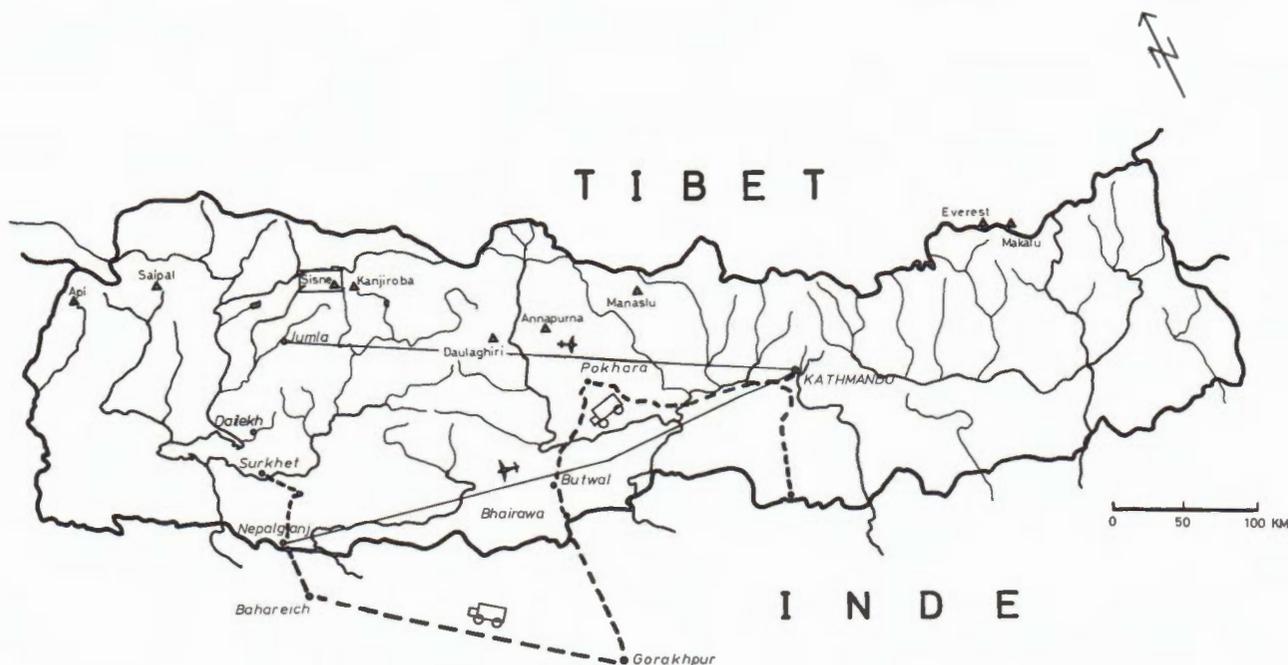
De gauche à droite, debout: D.B. Nepali, officier de liaison; Ram Chandra, aide de cuisine et porteur H/A auxiliaire; Ankami, cuisinier; Devi Lal, aide de cuisine. Assis: Dordji, porteur H/A; Pemba Lama, sirdar (chef sherpa); Jetta, aide de cuisine promu porteur H/A; Unghela, porteur H/A. Manque sur la photo: Purba, porteur du courrier.

Deux ans de préparation, deux ans à rêver au grand départ... Nous sommes le samedi 1^{er} mars 1980, et le rêve est devenu réalité. Un premier groupe de trois alpinistes s'envole à bord du Boeing 747 d'Air India pour New Delhi et Kathmandu. Un changement d'avion dans un aéroport des Indes c'est toute une aventure! Jean-Claude, Pierre et Yéti affrontent la bureaucratie orientale, sortent de l'aéroport pour y rentrer quelques minutes plus tard et s'envolent pour Kathmandu. Nous les suivons au cours de leur découverte de la capitale népalaise et de leur voyage vers le «Far West»:

«Les formalités d'entrée sont assez vite expédiées et nous gagnons Kathmandu en taxi. Le spectacle qui s'offre à nos yeux le long de la route nous désoriente totalement; nous plongeons d'un seul coup dans un monde incroyable, mélange de Moyen Age et de XX^e siècle.

Nous nous rendons au siège de la Sherpa Co-operative Trekking Ltd, compagnie de Sherpas qui se charge de l'organisation de notre expédition au Népal. Nous faisons la connaissance de ses directeurs, M. Cheney et Singh, et de l'équipe de Népalais qui nous accompagnera. Les sherpas (Sherpa est le nom d'une population d'origine tibétaine vivant dans la région du Khumbu) sont engagés comme porteurs de haute altitude pour toute la durée de l'expédition. Les porteurs, eux, sont recrutés sur place pour un trajet donné et ne dépassent pas le camp de base. L'officier de liaison, délégué par le gouvernement du Népal, est M. D.B. Nepali; il est ingénieur en mécanique et part pour la première fois en expédition, mais sa gentillesse et son dévouement seront un facteur important pour la réussite de notre entreprise.

Durant dix jours nous sillonnons la ville, allant





d'un bureau à l'autre, des échoppes du bazar à la banque et de l'hôtel à la Sherpa Co-operative, sans répit. Nous devons en effet dédouaner la marchandise expédiée de Suisse, acheter la nourriture, contrôler et compléter le matériel acquis par les Sherpas, changer de l'argent, et surtout faire la chasse au carburant pour le véhicule qui nous conduira à Surkhet via les Indes. Enfin nous pouvons charger nos 2300 kg de matériel le soir du 12 mars sur un camion anglais conduit par un chauffeur hollandais.

La route, au départ de Kathmandu, est dans un tel état que nous mettons deux heures pour faire 26 km; heureusement elle s'améliore et nous gagnons Pokhara, ville distante de 200 km, le soir

même, après avoir longé les rivières Trisuli et Marsyandi. Nous repartons le lendemain matin vers le sud, montant et descendant sans cesse le long des collines jusqu'à Butwal où nous débouchons dans la plaine du Gange. Nous poursuivons jusqu'à Bhairawa, ville frontière, où commence une chasse au diesel, élément vital mais très rare. Toutes les localités importantes nous verront recommencer les patientes démarches afin d'obtenir quelques litres du précieux carburant. Nous passons la nuit dans la campagne indienne et gagnons Gorakpur en début de matinée, ville grouillante de vélos, rickshaw (tricycles), chars à bœufs, porteurs, voitures et camions.



Scène de rue à Népalganj. De très nombreux tricycles, appelés *rickshaw*, remplacent les taxis.

Nous parcourons encore 300 km de routes droites et poussiéreuses dans la chaleur étouffante; comment imaginer que cette plaine brûlante et sèche sera recouverte par les eaux de la mousson dans quelques mois? En fin d'après-midi Bahareich est traversée et nous rentrons le soir à nouveau au Népal par la frontière de Népalganj.

Le matin du 16, nous repartons vers le nord; la route, en construction sur presque toute sa longueur (90 km) est bonne au début. Nous quittons la plaine et franchissons la première chaîne de collines. La rivière Babai se traverse à gué, l'eau atteignant les essieux du camion. Nous attaquons la seconde chaîne et la partie la plus difficile de la route, en plein chantier où travaillent des cen-



Huttes typiques dans le Terai. Chisopani, au bord de la route de Népalganj à Surkhet, avant la première chaîne de collines.

taines d'ouvriers qui creusent des tranchées, parfois profondes d'une vingtaine de mètres, à la pioche et à la barre à mine, tandis que les femmes et les enfants évacuent les déblais avec des paniers posés sur la tête et dans des hottes. Nous traversons la rivière Bheri sur un bac fait de gros caissons métalliques. Après cinq jours de route, nous débouchons dans la vallée de

Surkhet et installons notre camp tout près de la ville. Les habitants nous dévisagent avec curiosité et de nombreux enfants rôdent autour de notre campement.

Nous passons les journées suivantes à préparer des charges de 28-30 kg, tandis que Pemba embauche 63 porteurs et 11 mules. L'officier de liaison se démène pour envoyer des nouvelles

La marche d'approche

par radio à Kathmandu et pour essayer d'en obtenir de nos quatre collègues.»

La jonction des deux équipes était prévue le 19 ou 20 mars à Surkhet; ce n'est que le 22 que Ruedi, le Vater, le Long et Gib débarquent à Surkhet, couverts de poussière. Gib nous conte leurs aventures:

«Nous sommes partis de Genève comme prévu, le 15 mars. A Delhi, première aventure: notre avion pour Kathmandu est en panne et nous n'aurons une correspondance que le lendemain matin. La journée passée à Delhi nous permet une brève incursion dans la ville, premier contact avec l'Orient pour trois d'entre nous. Sitôt arrivés à Kathmandu, le 17 mars, nous nous affairons, bien aidés par la Sherpa Co-operative: recherche des bons d'essence, change, visite au Ministère du Tourisme, cartes postales... Le 19 mars, sans nouvelles de vous, nous nous envolons pour Nepalganj où nous comptons vous rejoindre. Dans la fournaise de la plaine de l'Inde voisine, c'est pour nous la déception: aucune nouvelle ne nous attend! Heureusement une lettre d'introduction au chef de la police nous permet d'apprendre que vous êtes déjà à Surkhet; votre télégramme aura mis vingt-quatre heures pour atteindre Kathmandu..., après notre départ! Le moyen de transport le plus rapide pour se rendre à Surkhet est le camion: entassés à 15 ou 20 sur le pont, par-dessus les marchandises, nous mettons un jour et demi pour effectuer les 90 km de route en construction, sinueuse et étroite. La nuit passée au «relais routier» nous met dans le vif de la vie népalaise: ah! l'inconfort des lits de cordage, les repas pris avec les doigts, l'eau du puits que nous buvons sans retenue, oubliant les sages résolutions du départ: il y avait décidément trop de poussière sur ce camion!»

De Surkhet à Jumla

Surkhet, dimanche 23 mars: hier enfin nous étions réunis, et ce matin la fièvre du départ nous saisit. Nous assistons à l'arrivée des mules qui porteront les sacs de farine, de céréales et de dal (petites lentilles), tandis que les porteurs rôdent parmi les caisses, sacs et paniers tentant de deviner quelle charge est la plus légère ou la plus agréable à porter. Nous quittons Surkhet vers 10 h, avec le début de la grosse chaleur et rejoignons l'équipe de tête en haut de la première crête après trois heures de marche en plein soleil. Cette première étape était courte, mais les travaux d'organisation du portage ont pris du temps et surtout il faut choisir les emplacements de camp en fonction des points d'eau.

Le lendemain est une étape normale de la marche d'approche: réveil au lever du soleil avec le «morning tea», déjeuner et démontage des tentes de façon à être en route vers 7 h. Nous emportons le dîner avec nous de façon à être indépendants durant l'étape; nos sacs font une douzaine de kilos. Nous marchons sur de bons chemins qui suivent la crête des collines, au travers de forêts de rhododendrons en fleurs, arbres qui dépassent parfois 10 mètres de hauteur. Le spectacle est magnifique et très surprenant. Ici on ne compte plus en heures de marche ou en kilomètres, les distances sont mesurées en jours de portage. Nous rejoignons le groupe de la cuisine, parti en avant pour choisir l'emplacement du camp, dans le courant de l'après-midi. Ce soir nous campons au bord de la rivière Lohre et distribuons une première avance de paie aux porteurs au fur et à mesure de leur arrivée au camp.

Nous comptons repartir à l'aube le lendemain, mais des palabres au sujet de la longueur des étapes et de la paie s'engagent. 19 porteurs nous abandonnent, les autres faisant une demi-étape seulement, avant de reprendre les discussions. Nous ne cédon pas et renvoyons 25 autres porteurs. Ceux qui restent partent le lendemain avec Purba pour Jumla, tandis que les mules



Porteurs peu avant le sommet du Mabu Pass. À l'arrière-plan, les collines que nous venons de traverser.

partent par un autre itinéraire, plus long mais plus facile. Nous restons sur place avec une quarantaine de charges; les sherpas et l'officier de liaison se démènent deux jours pour retrouver des porteurs. Le 28 mars, nous repartons avec une nouvelle équipe recrutée à Dailekh, chef-lieu du district, que nous traversons après deux heures de marche. Ce village charmant, propre et accueillant, nous fait oublier un peu les soucis des derniers jours.

Nous repartons le long des crêtes, en direction de la chaîne du Mabu-Chakure qui culmine à 4000 m et que nous traversons par le col «Mabu Pass», à 3350 m. Nous essayons une journée de pluie et voyons avec inquiétude la neige descendre à 2500 m. Nous allons de l'avant, traversant des forêts de chênes, de pins, de tsugas et de sapins, malheureusement très dégradées et dépourvues de sous-bois. Nous sortons de la forêt à 3000 m, passons le «Mabu» encore enneigé, alors qu'à nos pieds serpente la vallée de la Tila et qu'au loin apparaissent les massifs du Saipal à l'ouest et du Kanjiroba-Sisne au nord. Les porteurs marchent plus d'une heure dans la neige, avec leurs charges de 30 kg et tenant, quand ils en ont, leurs savattes à la main.

Nous traversons le village de Dillikot et descendons dans la vallée à 1500 m; la végétation et les habitations changent car les vallées au nord de la chaîne du Mabu sont beaucoup moins touchées par la mousson. Nous traversons des forêts très sèches de pins et de cèdres; les maisons sont en étages et à toits plats, toujours près des rivières qui rendent possible l'irrigation des terres. Nous longeons la Tila durant trois jours au cours desquels nous traversons plusieurs villages dont les habitants, vêtus de lainages de couleur sombre nous regardent avec curiosité. Nous nous arrêtons à Tatopani (tato = chaud, pani = eau) pour prendre une douche à la source chaude (40°) jaillissant de la montagne, sous l'œil amusé de charmantes «didis» (jeunes filles) qui doivent nous trouver bien pâlots!

Après de nouvelles discussions avec les porteurs nous atteignons Jumla, chef-lieu de la zone

de la Karnali et du district, le 3 avril sous un fin crachin. Nous payons les porteurs, allégeant ainsi un peu les 9 kg de roupies en billets que nous portons. Nous sommes soulagés de retrouver toutes nos charges et d'être à quelques jours des montagnes.

Considérations médicales

Souvent en fin d'après-midi nous voyons arriver au camp des indigènes attirés par l'espoir de rencontrer un médecin ou de recevoir quelque médicament. La marche d'approche a permis de réaliser ce que signifie vivre sans assistance médicale et, par contraste, combien en Occident la médecine fait partie des biens de consommation. En l'absence de toute infrastructure, seuls les centres administratifs sont pourvus d'un service médical; les malades font parfois plusieurs jours de marche pour se rendre à l'hôpital. Et encore, ce que l'on nomme ainsi ressemble plutôt à un dispensaire ou un lazaret! Aussi peut-on comprendre que les montagnards s'adressent d'abord au prêtre et à l'herboriste avant de transporter un malade à dos d'homme ou de mule vers un dispensaire ne disposant que de bien peu de médicaments et de personnel.

Gib nous fait part de ses préoccupations quotidiennes:

«Notre colonne suscitait beaucoup d'intérêt, car «occidental» rime avec «médicament»! Mais notre action ne pouvait prétendre à l'efficacité: ne faisant que passer, je ne pouvais contrôler ni poursuivre les traitements prescrits. Aussi grand que puisse être mon désir d'aider les malades, il se heurtait à l'impuissance. Ainsi cette enfant de deux ans, fille d'un de nos porteurs, rencontrée au deuxième jour de la marche d'approche; inconsciente, elle était à l'agonie, gravement déshydratée après un jour et demi de gastro-entérite. Que faire d'autre que de recommander aux parents de lui redonner à boire à petites doses répétées?»

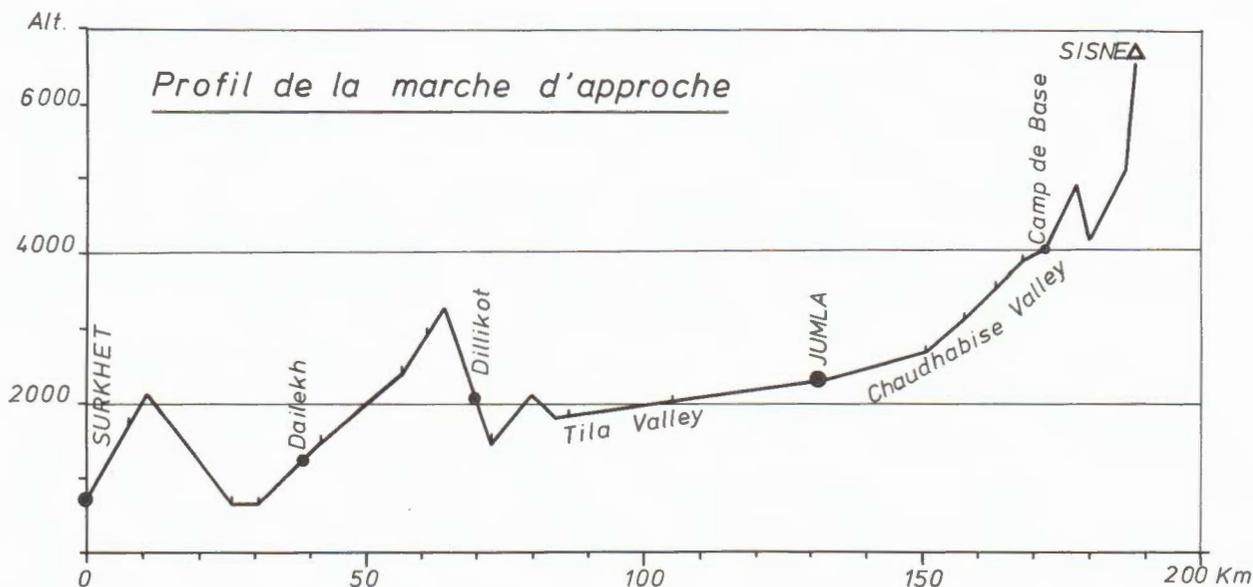


De Jumla à Talphi

Deux jours seront nécessaires pour recruter de nouveaux porteurs et pour régler quelques problèmes administratifs, en particulier la transmission du courrier et des messages radio. Il y a en principe un avion deux fois par semaine par beau temps, et Purba fera quelques navettes depuis le camp de base. Le 6 avril, nous sommes prêts à repartir avec 60 nouveaux porteurs. Nous traversons la zone des cultures autour de Jumla : riz (nous sommes à 2300 m !), céréales, pommes-de-terre, maïs. Puis nous nous engageons dans la vallée de Chaudhabise que nous suivrons sur toute sa longueur. Les forêts de pins et d'épicéas nous rappellent bien des endroits de chez nous. En une longue étape nous gagnons le dernier village important, Talphi, à 2700 m. Nous dressons nos tentes tout près du village dont Yéti nous fait la description suivante :

« Talphi, que penser d'un village si hors du commun ? C'est un autre temps, une autre conception de la vie. Ce ne sont pas trois semaines de marche qui nous en séparent mais bien un siècle. Les maisons sont bâties sur trois niveaux décalés ; en bas, la cour pour les animaux et l'écurie dont le toit forme la terrasse devant l'habitation, elle-même couverte par un toit plat. Les trois niveaux sont reliés chaque fois par un escalier taillé dans un tronc d'une seule pièce. Les femmes en longue robe noire, parées de lourds ornements, entourées de nombreux enfants nus ou en guenilles, nous regardent passer aussi stupéfaites qu'apeurées, comme si nous étions des habitants d'un autre monde. Il faut dire que nous sommes si grands, si gros, si pâles et même sûrement si riches en comparaison de leurs hommes que ce n'est pas possible que cela existe sur notre planète. »

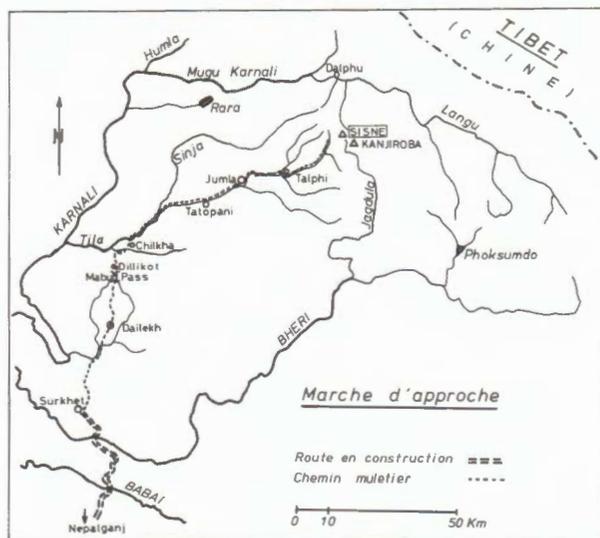
C'est un autre temps, une autre conception de la vie. Le village de Poyari, près de Talphi.



Reconnaissance

Le matin du 7 avril, le camp s'anime de bonne heure. Aujourd'hui, Ruedi, Pierre et deux sherpas partent en avant, avec deux tentes et des vivres pour cinq jours. Ils ont pour mission de reconnaître l'accès au Sisne et l'emplacement du camp de base. Nous vivons leur aventure en suivant le récit de Pierre :

« Partis de Talphi ce matin, nous longeons toute la journée la Chaudhabise Khola, dont le cours d'abord calme devient, plus haut, bouillonnant en traversant de très belles gorges. La forêt est ici sauvage et ne laisse qu'entrevoir de temps à autre une cime neigeuse, loin en avant. A notre grande surprise des nuages sombres apparaissent dès midi et quelques coups de tonnerre résonnent au-dessus de nous. Nous ignorons alors que la neige de l'après-midi sera notre





fidèle compagne durant toute l'expédition. En fin de journée nous arrivons dans la forêt clairsemée de rhododendrons et de bouleaux qui croissent entre 3800 et 4000 m, et simultanément nous pénétrons dans la neige. Après une première nuit dans les tentes d'altitude, nous reprenons nos charges sous le chaud soleil du matin. Nous sortons définitivement de la forêt vers 4000 m, au pied du Kande Hiunchuli, à l'endroit où l'expédition Anderson a dressé son camp de base en 1977. La vallée fait un coude et s'élargit, la Chaudhabise Khola y serpente mollement. Nous savons que nous devons encore remonter la vallée avant de passer, quelque part au-dessus de nos têtes, un col à 5000 m environ donnant accès à la vallée de la Changda Khola et au Sisne. A midi nous estimons être à l'aplomb du col et nous dressons nos Dunlop oranges au pied d'un gros rocher. Nous ignorons encore que les

porteurs n'iront pas plus loin, et que ce site sera celui de notre camp de base. Nous sommes à 4050 m et le temps se gâte; nous effectuons quand même une grimpe de reconnaissance, chacun de son côté, sous la neige, jusque vers 4500 m.

Le 9 avril nous attaquons la pente au-dessus du camp, brassant la neige fraîche de la nuit. L'altitude se fait sentir et c'est avec soulagement que nous posons nos sacs sous un col, à 4750 m. Il neige à nouveau mais nous sommes en bonne forme et passons une excellente nuit. Le lendemain va, hélas, être la journée des désillusions: partis d'un bon pas sous le soleil, nous atteignons le col; oh, déception! ce n'est pas le col prévu, nous n'avons franchi qu'une crête secondaire séparée de la crête principale par une vaste combe neigeuse. Le Sisne n'est toujours pas visible.

Nous décidons de renvoyer les sherpas par l'itinéraire de montée pour aider à l'établissement du camp de base, et continuons seuls. Nous déplaçons notre camp au pied du « vrai » col et, prenant notre courage à deux mains, entreprenons de gravir sous un soleil de plomb la pente qui nous domine. Nous avons un peu de peine à respirer car l'altitude approche les 5000 m; mais, lorsque nous atteignons le col, l'apparition du Sisne et de la vallée de la Changda nous coupe ce qui nous reste de souffle! La vallée est bien plus profonde que ce que nous supposions d'après la carte, et le Sisne ne nous a jamais paru si lointain! Assis sur les cailloux émergeant de la neige, nous tentons de mettre de l'ordre dans nos idées et de bien réaliser la situation. Tout est neuf, et nous n'arrivons pas encore à ordonner tous les éléments du problème.

Nous passons l'après-midi devant la tente à faire des relevés à la boussole, à réexaminer la carte et à confronter nos points de vue. Le soir nous communiquons par radio avec nos amis qui ont leurs propres problèmes à résoudre avec les porteurs. Nous serons contraints d'établir le camp de base au bord de la Chaudhabise, à une altitude bien inférieure à ce que nous avons souhaité et surtout à deux jours de marche de plus de la montagne que prévu. Nous passons encore une nuit à 4700 m et, avant de redescendre, nous essayons un autre passage sur l'arête. Il reste encore une dernière inconnue: trouver un accès direct du camp de base à l'endroit où nous avons passé la dernière nuit et qui deviendra le camp 1. Ceci est plus facile que prévu et à midi nous retrouvons nos amis qui nous assaillent de questions.»

De Talphi au camp de base

Pendant ce temps, que s'est-il passé pour la colonne des porteurs et pour les autres sahibs ? Yéti nous décrit la remontée de la vallée et les préoccupations des derniers jours :

« La Chaudhabise Khola s'est frayée un chemin au travers d'une gorge magnifique, grandiose, couverte d'une végétation dense abritant encore ours, sangliers et singes. Trois jours nous seront nécessaires pour en sortir à 4000 m d'altitude. Il faut quand même avouer que ce sont des jours de marche de porteurs réticents, plus aptes à oublier le temps en tirant sur leur chilom (pipe) ou à palabrer. De toute manière, il est réellement incompréhensible pour eux que l'on soit si pressés d'aller dans ces hauteurs inhospitalières, alors que le printemps se montre à peine dans la vallée.

La bonne marche d'une expédition tient aussi à quelques mollets fins mais robustes, à quelques guenilles qui couvrent mal un corps alimenté avec un minimum, à des incompréhensions de langage et d'idées.

Après une ultime marche d'un matin, sous le soleil et dans la neige fondante, nos porteurs transis, serrés les uns contre les autres dans la tourmente de l'après-midi, entourés de montagnes horribles, ne peuvent pas résister à la peur et ne demandent qu'une chose: repartir, redescendre, même s'ils ne sont pas payés. On ne peut pas s'empêcher d'être inquiet, voire même fâché. Abandonnés si loin du camp de base prévu, il est difficile pour nous de comprendre que notre idéal et notre bel argent ne font pas tout... 40 porteurs nous quittent !

Par la suite, tout le monde portera: 18 porteurs restants (que nous avons équipés de savattes, chaussettes, gants, bonnets, lunettes de soleil et couvertures) sherpas, sahibs et officier de liaison. En deux jours de navettes, nous aurons rejoint le futur emplacement du camp de base, avec toutes les charges.»

Le camp de base

Sur la rive gauche de la Chaudhabise Khola, à 4050 m d'altitude, se dresse une tour rocheuse haute d'une dizaine de mètres. Quelle ne serait pas la surprise du voyageur qui, descendant la



vallée en ce début d'avril, découvrirait à son pied plusieurs tentes et abris faits de bâches tendues ? Un coup d'œil alentours permettrait de découvrir, gravé sur un rocher la curieuse inscription «Swiss Sisne Himal Expedition Base Camp 1980».

C'est en cet endroit en effet que notre cuisine, notre tente-mess et nos diverses tentes resteront dressées durant un mois. Nous sommes ici à la limite des arbustes, parmi les saules qui croissent de part et d'autre de la rivière. Notre approvisionnement en bois et en eau étant ainsi assuré, le feu brûle toute la journée dans l'ancre de notre cuistot Ankami qui ne manque jamais de nous accueillir à notre retour des camps d'altitude avec une tasse de thé réconfortante ou

une tranche de pain « fabrication maison ».

Au-dessus de nos têtes flottent les drapeaux à prières que nos sherpas ont cousu à une corde tendue entre deux blocs de rocher. Au cours d'une cérémonie bouddhiste ces drapeaux ont été déployés tandis que du riz sacré, béni par les lamas, était jeté alentours pour nous protéger durant notre séjour. Dans la froide et si belle lumière de l'aube himalayenne la fumée odorante d'un feu de bois sacré de genévrier montait vers le bleu du ciel, entourant les drapeaux népalais et suisses réunis sur un mat, au sommet du rocher. Et c'est bien grâce à cette union fraternelle avec les sherpas que nous avons pu, nous Européens, nous attaquer avec bonheur à cette montagne pleine de promesses.

L'ascension

Le Sisne, dominant la vallée de la Changda Khola, vu depuis le col de 5100 m. En bas à gauche, la région du camp 2.

Le 11 avril voit, pour la première et la dernière fois avant le succès, toute l'équipe réunie au camp de base. Un savoureux déjeuner sur l'herbe est l'instant propice à un vaste échange de toutes nos impressions des derniers jours. Si les inconnues ont pour la plupart disparu, elles ont été remplacées par autant de problèmes à résoudre. Soucieux de ne perdre aucun de nos précieux jours, Ruedi échafaude un premier plan d'attaque qui, bien que modifié continuellement, constituera la base de notre réussite. Dès le lendemain une première équipe composée de Yéti, du Vater, de Pemba et Unghele se met en marche de bon matin; Yéti nous fait part de ses impressions:

Installation du camp 2, le col

«Occidentaux que nous sommes, la notion du temps ne nous a pas encore échappée; aussi la première équipe ne passe qu'une nuit au camp de base et avant toute cérémonie d'installation chère aux sherpas, nous gravissons les pentes menant à l'emplacement du futur camp 1. Paysage hivernal, combes, mamelons qui se prêteraient aux évolutions de skieurs, alors que nous transpirons sous notre chargement.

Et le vent et la neige envahissent ces lieux, impression d'isolement. Nous cherchons longtemps la tente laissée par l'équipe de reconnaissance. Le camp 1 est monté à 4760 m, une tente pour Pemba le sirdar et Unghele le porteur d'altitude et une autre pour André et moi-même. Les genoux sous le menton, à l'abri, nous dégustons de grandes rations de thé et les «chapattis» (galettes népalaises); tranquillement nous récupérons des fatigues de la montée. Mais, cet inconnu me démange tout de même et le «qu'est-ce qu'il y a derrière cette montagne» motivation inavouée de tout alpiniste, me tire hors de la tente pour aller faire la trace jusqu'au col que Ruedi et Pierre ont reconnu les jours précédents. 5100 m, c'est la tourmente, il neige; au travers des quelques passages nuageux, j'aperçois notre montagne, lointaine, pas même impressionnante, pas encore attachante, et là, tout au fond, la

vallée de la Changda Khola, 900 mètres plus bas, sinistre, qui justifie bien son surnom de Noiraigue.

Le repas du soir et la vie en communauté sous tente plutôt étroite pour des alpinistes «à peine enveloppés» sont des souvenirs pleins de courbatures!...

Matins radieux, froids, limpides, sereins; la neige crisse sous nos pas, en allant à la découverte de cette montagne cachée. Mes yeux caressent ses contours, palpent ses flancs, suivent le battement de ses corniches, maîtresse convoitée.

Noiraigue nous accueille après une descente des plus «casse-pieds». Entrée dans un site en dehors de tous circuits, en dehors du temps; j'ai le sentiment de marcher au premier temps de la création. Pourtant, sous un roc, je découvre les restes d'un bivouac de chasseurs; quelques millénaires nous séparent!...

C'est ici que nous avions prévu de poser notre camp de base, place idéale à vrai dire, un peu d'herbe, du bois, de l'eau, de temps en temps du soleil, mais inatteignable en ce moment par une colonne de porteurs! Ce sera notre camp 2, et camp de base avancé. Endroit austère, mais où on se sent déjà bien. Du feu, du thé, les sherpas sont de véritables artistes pour cuisiner, avec toutes sortes de bois, par tous les temps, car... il neige!

Il faudra bien s'habituer à ce rythme des jours, à ce rythme du temps: matins éclatants de beauté, neige de novembre l'après-midi.

Le lendemain en retournant au camp 1, nous ne rencontrerons pas la deuxième équipe. Nous allons chercher un autre passage correspondant au vrai col, un peu plus bas, à 4960 m, qui finalement deviendra notre route habituelle.»

Avec un jour de décalage le deuxième groupe démarre à son tour. Joko, Pierre, le Long et Dordji suivent les traces des prédécesseurs; ils sont lourdement chargés car un premier but est de porter vers les camps supérieurs un maximum de matériel; chacun a ainsi le sentiment de participer directement à la conquête du sommet, qui, pour l'instant, paraît bien éloigné.



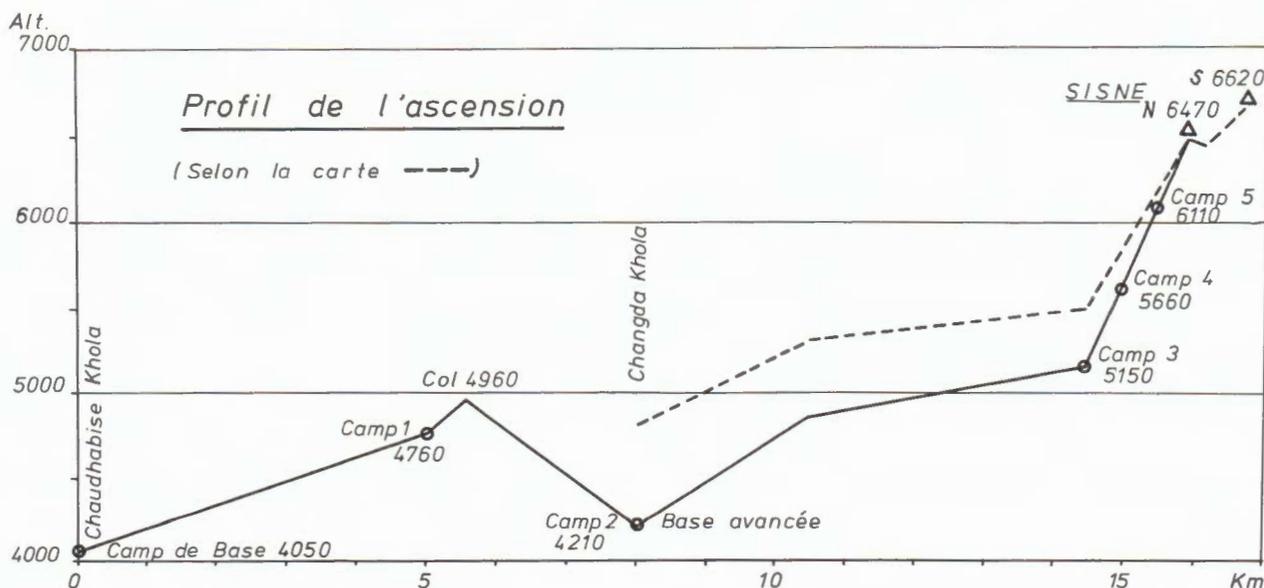
Le Long nous fait revivre l'installation du camp 3 au pied de l'arête :

Installation du camp 3

« Après une nuit passée au camp 1, le passage de la crête à 5100 m et une autre nuit au camp 2, le mardi 15 avril au petit matin nous partons vers l'inconnu; nous allons suivre la voie qui nous paraît la plus logique en nous basant sur notre flair d'alpiniste. Tout d'abord en longeant la moraine inférieure du glacier nous nous élevons, par un goulet, puis par un couloir raide, au-dessus de la chute de séracs. Nous sommes sur le plateau glaciaire; la marche n'est pas trop difficile, la neige fraîche pas trop abondante. Un arrêt nous permet d'admirer la face nord du Kande Hiunchuli, imposante, majestueuse. Pendant tout le temps de notre séjour en altitude cette face attirera nos regards et ce tableau grandiose restera gravé dans nos mémoires.

Soudain, une corniche se détache sur l'arête, la masse de neige descend la face, grossit, s'amplifie, devient une énorme avalanche; son souffle nous enveloppe, nous ne sommes guère rassurés. Mais ce qui nous intéresse avant tout, c'est l'arête du Sisne: tantôt elle nous apparaît facile, courte, tantôt longue, effilée. Alors, on imagine les difficultés et il ne faut pas laisser l'incertitude se glisser dans nos suppositions. Vers midi, nous sommes près du pied de l'arête; un gros bloc situe l'emplacement de notre camp. Un petit lac glaciaire nous approvisionnera en eau, endroit idéal. Nous montons nos tentes, prenons un repos bien mérité et commençons un de nos interminables repas. Dès le milieu de l'après-midi, il neige sans cesse jusqu'à 21 h. Alors la température descend, cette nuit-là, à -21° .

Confortablement installés, la nuit est agréable. Le lendemain, ciel serein. Après avoir contourné la base de la montagne, curieux de voir l'arête depuis derrière, nous poussons une reconnais-





sance dans le couloir d'attaque. Peu après nous entamons la descente vers la base pour nous refaire une santé.»

Sur le chemin du retour, ils croisent une nouvelle équipe qui monte ravitailler le camp 3 fraîchement établi. Dordji exhibe son large sourire et son pull sur lequel est imprimé «No problem»; c'est bien ce qu'il faut pour les encourager!

L'avance très rapide jusqu'à présent est encourageante, mais Ruedi réfléchit aux problèmes de logistique qu'entraîne l'étalement de l'expédition, échelonnée sur les flancs du Sisne. Les communications radio sont des plus utiles, mais rien ne vaut une bonne montée au soleil à 5000 m pour se rendre compte de la situation exacte. Une rapide revue des réflexions et notes du Bara-Sahib permet d'entrevoir la complexité du plan d'attaque :

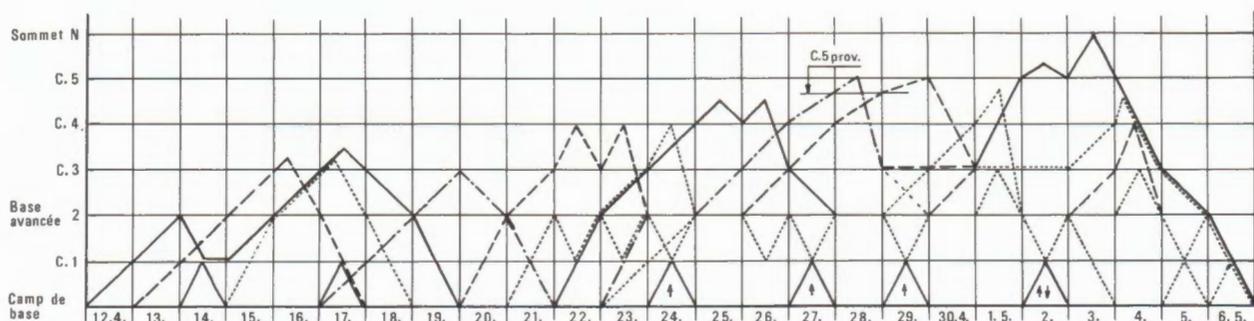
Les arrières – la logistique

«Comme une armée sans arrières assurés, une expédition avec un ravitaillement déficient n'aurait pas beaucoup de chances de succès.

Deux faits sont venus compliquer notre logistique: d'abord le camp de base établi avant le col de 4960 m, ce qui a nécessité deux camps d'altitude supplémentaires, et ensuite la Vallée de la Changda Khola, 600 mètres plus profonde que supposé d'après la carte. Afin d'épargner aux grimpeurs des va-et-vient inutiles par-dessus le col, nous décidons d'équiper le camp 2, situé à l'endroit prévu pour le camp de base, comme base avancée. Cela engendre un nouveau problème: ne descendant plus à la base, il faut vivre sur la nourriture haute altitude et avec le gaz pour les réchauds, dont nous risquons de manquer. La difficulté est résolue en alimentant la base avancée avec du riz, des pommes-de-terre et le pain fabriqué au camp de base. La cuisine au camp 2 se fait exclusivement avec le bois ramassé dans les environs.

Nous comprenons vite qu'il n'est pas rationnel que les sherpas se déplacent en emportant leur matériel personnel, sac de couchage, etc. Il est évident que nos trois porteurs d'altitude ne suffisent pas à transporter les quelques 700 kg nécessaires par-delà le col au camp 2, malgré une participation active des grimpeurs. Les

Diagramme des mouvements (simplifié). Reproduction du planning établi et adapté constamment au cours de l'ascension.





Camp 5

Camp 4

Camp 3

dispositions suivantes permettent de surmonter ces difficultés: 1) Promotion de l'aide de cuisine, Jetta, en porteur d'altitude; il est remplacé par deux jeunes porteurs qui nous ont suivi depuis Surkhet. 2) Portages par le cuisinier et ses aides jusqu'au camp 1. 3) Les quatre sherpas restent au camp 2, effectuant des navettes alternativement au camp 1 et au camp 3, occasionnellement plus haut. Heureusement, nos réserves de matériel permettent d'équiper ces hommes pour l'altitude.

A partir du 24 avril, le médecin, l'officier de liaison et le chef d'expédition sont stationnés à la base avancée ou plus haut. Jusque là, les équipes partaient vers les hauteurs ravitaillées par la base et, depuis ce jour, elles le sont par la base avancée. Dès qu'il est possible de programmer la dernière phase de l'ascension, les camps 3 à 5 sont ravitaillés en fonction des nuitées prévisibles, compte tenu d'un éventuel deuxième assaut.

Un inventaire détaillé des provisions et du gaz, établi en cours d'ascension, permet de comparer la consommation calculée et effective. Ainsi, nous déterminons les denrées de base à monter au camp 2, calculons le nombre de jours de ravitaillement à disposition et influençons la consommation afin de corriger certains déséquilibres. Après les 25 jours prévus en altitude, nous rentrerons tous à la base en ne rapportant que très peu de vivres et pratiquement sans en avoir abandonné dans les camps supérieurs, et nous n'avons jamais manqué de quoi que ce soit ! »

Le camp 4 et les gendarmes

Le camp 3 est maintenant solidement établi: le matériel et la nourriture pour l'équipement de l'arête sont là et les reconnaissances ont permis de trouver la voie qui doit nous permettre de progresser. Les équipes se sont succédées de sorte que tous les sahibs ont passé une nuit au camp 3 à 5100 m. Le 21 avril le Long, Joko,

Pierre, Pemba et Dordji sortent de la tente au camp 2. Joko raconte leur progression:

« Une bonne nuit et c'est le départ pour le camp 3. Pemba et Dordji sont heureux d'être ensemble et, malgré leurs lourdes charges, ils font la causette durant toute la montée. A midi, alors que nous arrivons aux tentes, la neige se met à tomber; le programme pour le reste de l'après-midi est le suivant: manger, boire et dormir.

Le 22 avril à 8 h., l'équipe est réunie dans une petite brèche, au haut d'un large couloir de neige. C'est là que nous nous équipons et préparons le matériel nécessaire à la pose des cordes fixes. La couche de neige fraîche est importante dans la pente qui doit permettre de rejoindre l'arête principale. De gros rognons rocheux sont utilisés pour les amarrages intermédiaires mais le pitonnage y est difficile. Finalement, après plusieurs heures d'effort nous atteignons l'arête et c'est là que le véritable problème commence. Toute la partie rocheuse n'est qu'une succession de gendarmes plus ou moins raides qu'il faut escalader quand il n'est pas possible de les contourner. Après en avoir surmonté un et contourné deux autres, nous cherchons un emplacement pour le camp 4. Une petite plateforme semble convenir; nous y déposons nos charges et rejoignons sans tarder le camp 3 dans le vent et la neige qui se met à tomber. Le lendemain nous remontons agrandir la plateforme, dresser une tente et équipons la tour rocheuse qui domine le camp. Vue d'en haut la tente semble bien minuscule, accrochée sur l'arête. »

C'est la paire Yéti-Vater qui prend le relais. Au camp 4, dont ils sont les premiers hôtes, ils croisent Joko et le Long qui redescendent se reposer. Yéti nous fait partager ses impressions:

« Quelle pourriture de rocher ! tu verras, mais j'ai réussi à passer ce gendarme, à placer les cordes fixes jusqu'à l'angle là, que tu vois; il doit rester une dizaine de mètres pour retrouver l'arête en bonnes conditions !... »

Joko, plein d'enthousiasme, et encore chargé de l'excitation du terrain gagné, nous raconte ses

efforts et ses joies au camp 4 avant de redescendre se reposer. Il fait beau; avec André, nous remontons ces cordes fixes, tout juste si nous ne nous voyons pas au sommet ce soir! Le vide se creuse, ce n'est pas une petite affaire d'être passé par là! Fin des traces; devant moi une arête mixte très raide. Il faut monter précautionneusement, la neige recouvre une roche très instable; pour l'assurance je suis attaché à une corde de 8 mm et longue de 100 mètres, qui servira par la suite de corde fixe. Les ressauts se succèdent, quelquefois avec de la neige jusqu'à la taille, le plus souvent en équilibre sur de la pierraille dont il faut estimer la stabilité. L'arête est étroite, très raide; une impression d'équilibrisme, de précarité m'envahit; il faut monter, sans faux pas, sans déranger le décor qui risque de s'écrouler... J'ai oublié mon camarade, mal posé à l'autre bout de la corde, j'ai oublié le temps, j'ai oublié mon corps... il n'y a que l'esprit qui travaille, tension extrême. Pourtant, lorsqu'enfin je peux planter un piton, je dois bien réaliser que l'altitude est bien là et que je respire comme si j'avais bu trois canettes sans reprendre mon souffle!...»

Le camp 5

Après deux jours de lutte dans les gendarmes, l'équipe Yéti-Vater est redescendue au camp 3 sans avoir atteint l'emplacement prévu pour le camp 5, mais ils ont équipé l'arête jusqu'à 5800 m. Pierre et Ruedi prennent la relève. Ruedi raconte :

«Avec quelque peine, parce que lourdement chargés, nous arrivons le 26 avril vers midi, au camp 4. J'admire le travail des copains, qui ont réussi à planter une tente dans des conditions aussi précaires – un vrai nid d'aigle! Une corde fixe émerge du vide, une autre file vers le haut! – L'après-midi se passe à l'abri de la tente, en essayant de ranger la nourriture de façon à gagner un peu d'espace vital pour la nuit. Le 27 avril s'annonce beau mais froid. Nous

essayons de nous équiper à l'intérieur de la tente, mais ce n'est pas facile! Nous grimpons ensuite le long des cordes fixes, faisant largement usage des Jumars. Après deux heures, à la fin des cordes, nous trouvons un dépôt de matériel et de nourriture. Pierre part à l'attaque du prochain ressaut, en déroulant la dernière bobine de corde de 100 mètres, qui ne suffira pas pour atteindre le sommet du ressaut. Pierre redescend chercher son sac, tout en fixant la corde, tandis que je monte pour aller voir la suite. Après ce ressaut, il serait possible de monter une tente, mais ce n'est toujours pas la fin des rochers! L'arête est moins inclinée, mais demande quand même l'installation de cordes fixes. J'équipe une longueur, et depuis le point atteint, j'aperçois le début de la neige au-delà d'un dernier petit ressaut rocheux! Mais pour aujourd'hui c'est trop tard, je retourne au seul emplacement possible pour la tente, et commence à préparer une plateforme. Pendant ce temps, Pierre est redescendu au dépôt pour chercher une deuxième charge. Ensemble, nous achevons la terrasse en apportant de grosses pierres, travail exténuant à 5930 m! Enfin, sous les bourrasques, la tente est montée, pas très bien il est vrai, mais elle tiendra pour une ou deux nuits. Il est évident qu'elle est trop basse, il faut la déplacer au moins 150 mètres plus haut, dans la neige.

28 avril. A 5 h. 45, le soleil nous trouve déjà au déjeuner. Ne disposant plus que d'une corde de caravane, nous ne pouvons pas équiper les derniers rochers, nous les escaladons en assurant. Enfin le début de la neige! Mais nous déchantons bien vite: c'est de la glace très dure. Le marteau entre en action pour tailler des marches; nous plantons les premières vis qui ont de la peine à pénétrer dans cette glace très froide. C'est pénible, et cela prend du temps. Nous nous relayons après chaque longueur et, vers 13 h. nous atteignons un petit replat sous un énorme mur de glace, à 6100 m, emplacement idéal pour le camp 5. La suite paraît encore difficile, mais possible.»

Ruedi et Pierre voient le temps se détériorer rapidement. Après un bref compte rendu à la radio ils redescendent, laissant à l'équipe Joko-Long le soin de déplacer le camp 5 provisoire à l'emplacement atteint. Après un très bref arrêt à la tente pour leur donner les dernières impressions, ils continuent la descente dans la tempête qui fait rage. Joko raconte sa nuit au camp 5 provisoire :

« Nous dormons très peu cette nuit-là ; un vent violent plaque la neige contre les parois de la tente si bien que cette dernière devient toujours plus petite. Pour pouvoir s'allonger, il faut repousser la toile vers l'extérieur, vers le vide ! Bien que convaincus de la solidité de notre abri, nous frissonnons à l'idée de devoir le quitter en catastrophe.

Le lendemain matin, avant de repartir sous un ciel sans nuages, il nous faut dégager tout le matériel recouvert de neige fraîche. La progression est lente, il fait très froid. Le palier des 6000 m est bientôt passé, mais tout le solde de notre matériel, corde, cordelette et mousquetons est nécessaire à l'équipement des dernières longueurs sous le camp 5. A 16 h. la tente est montée, sous un surplomb de glace, dans la pente. Il ne reste que quelques centaines de mètres jusqu'au sommet, mais la situation est claire : il ne nous reste plus de matériel pour aller de l'avant, et nous annonçons avec un peu de regret à la radio que nous redescendons le lendemain au camp 3. »

Le sommet

Il est décidé que la prochaine tentative sera faite par Pierre et Yéti. Pierre se repose deux jours au camp 3 et suit à la jumelle le transport du camp 5 à son emplacement définitif. Yéti remonte du camp 2 au camp 3 le 30 avril en compagnie du Vater ; le même jour Joko et le

Long redescendent tandis que Pemba et Dordji font un voyage de ravitaillement aux camps 4 et 5. Le 1^{er} mai, par un ciel sans nuages Pierre et Yéti remontent les cordes fixes, atteignant le même soir le camp 5. Ils sont ainsi à pied-d'œuvre et nous suivons le récit de Yéti :

« Hier d'une traite, avec Pierre, nous sommes montés du 3 au 5, de 5150 à 6110 m le long de l'arête avec ses 1000 mètres de cordes fixes déjà installées. Il faisait très beau, nous étions pressés d'arriver au dernier seuil de l'inconnu, nous savions qu'il fallait nous hâter et le soir nous étions béatement heureux dans notre cocon de tente, même si celle-ci est installée sous un sérac !

Levés pas trop tôt, nous attendons le soleil jusqu'au moment où nous réalisons que ce ne sera pas avant 16 h. qu'il caressera la tente ! Nous pardonnons aisément aux copains d'avoir installé la tente sous un sérac, puisque nous avons « le riz du Lama » pour nous protéger, mais alors ne pas être touché par le soleil à son lever est un manque de discernement total pour le développement du tourisme dans cette région !

Aujourd'hui, dernières difficultés majeures, pentes de glaces extrêmement dures et raides, rochers toujours aussi instables, neige pulvérisante, équilibre au-dessus d'un vide de plus de 1000 mètres. Pour rejoindre l'arête sommitale, les efforts ne nous sont pas épargnés et le soir nous avons réussi à équiper 150 mètres de cordes fixes, les dernières qui nous permettront de rejoindre les pentes de neige. Tout a été employé, depuis la cordelette d'amarrage jusqu'aux cordes de caravanes, nous arrivons vraiment juste avec le matériel !

Ce matin 3 mai 1980, nous quittons tôt la tente du camp 5 et lentement dans le froid, dans le tintement des débris dévalant les pentes de glaces, nous remontons tout le travail de la veille. Nous sommes sereins, car nous savons que le sommet sera atteint aujourd'hui. Pierre suit la frêle corniche en équilibre entre deux mondes de soleil et d'ombre, puis franchit le dernier mur.



Dès lors, les pentes neigeuses nous sont ouvertes. Longue marche, pénible trace dans une neige irrégulière à une altitude où les poumons ont de la peine à se remplir, sous une lourde chaleur. Tout se passe lentement et régulièrement. Nous cheminons sous une énorme corniche, et là, juste devant nous, les arêtes se rejoignent... pour ne faire plus qu'une ! C'est le sommet !

La joie monte en moi, c'est le débordement... heureux d'être arrivé, heureux d'avoir atteint ce but, heureux de réaliser l'aboutissement de tous les efforts de mes camarades. Il fait bon et je voudrais crier à toute la terre la joie qui s'écoule de ce sommet jusqu'au camp 4, aux camps suivants, à la base, à Kathmandu, chez nous, au-delà de ces montagnes, à perte d'horizon.

Nos regards se sont aussitôt portés sur le sommet sud, à peine 150 mètres plus haut mais combien difficile ! Son aspect et l'arête qui nous relie nous donne immédiatement l'envergure de l'entreprise nécessaire à son ascension. On pourrait se croire en face d'un sommet des Andes et l'infrastructure d'une autre expédition sera nécessaire pour l'atteindre. »

La descente

3 mai 1980: ainsi cette journée est celle du succès pour toute l'équipe. Grâce aux jumelles, au télescope et à la radio tous vivent intensément cette belle matinée. Après un séjour d'une heure et demie au sommet, Pierre et Yéti abandonnent la crête sommitale, ne laissant que le drapeau à croix blanche flotter à 6470 m. Le retour au camp 5 est accéléré au maximum car le mauvais temps quotidien arrive. Pierre raconte :

« Nous descendons rapidement la partie neigeuse de l'arête ; il reste encore un passage délicat pour rejoindre la première corde fixe, mais tout se passe bien malgré quelques grésillements dans l'antenne de la radio à cause de l'orage qui approche. Nous retrouvons la tente

sous son sérac et nous y pénétrons tandis que la neige commence à tomber. Nous pouvons encore annoncer notre retour à Ruedi et organiser rapidement la retraite avant que l'accu de la radio ne soit complètement vide. Nous voici à nouveau seuls accrochés à la pente dans notre abri de nylon. Nous n'avons pas besoin de parler, nous profitons de ces moments de détente pour repasser les événements des dernières semaines. Une part de nous-mêmes est encore là-haut, au sommet du Sisne ; demain nous devons redescendre, mais nous ne voulons pas encore songer au retour en cette soirée inoubliable.

Le lendemain le soleil se lève sur un paysage brumeux. De notre perchoir nous voyons s'étendre une mer de montagnes de tous côtés, à perte de vue. Avec émotion nous démontons le camp qui nous a abrité durant trois nuits. Et le portage le long des cordes fixes reprend, mais à l'envers cette fois ! »

Yéti et Pierre, efficacement soutenus par Joko et le Vater entreprennent un rapide déséquipement de l'arête. Le lendemain même de l'arrivée au sommet, ils regagnent le camp 3 avec tout ce qui est récupérable. Les Sherpas n'hésitent pas à se charger au maximum de sorte que le camp 3 est évacué en un seul voyage. Cela est rendu possible grâce à la parfaite organisation des transports durant toute l'expédition de façon à disposer toujours du nécessaire, ni trop ni trop peu ! Au soir du 5 mai nous avons ainsi la joie de nous réunir tous au pied de notre montagne à ce camp 2 que certains ont quitté il y a dix jours. Un excellent souper cuisiné par Jetta sur le feu de bois nous donne le courage nécessaire à affronter la dernière remontée au col que nous atteignons le jour suivant vers 10 h. Nous restons un moment sur la crête à nous remplir les yeux de ce Sisne qui a meublé toutes nos pensées durant ces dernières semaines. Nous quittons sans regret la vallée de la Changda Khola, pressés que nous sommes de retrouver le camp de base au bord de la Chaudhabise et les premières fleurs du printemps.



Le retour

Ainsi en trois jours nous avons tout déséquipé, du camp 5 à la base. Il faut dire que du matériel est resté sur place, irrécupérable. Pour le 8 mai au soir, nous attendons les trente porteurs nécessaires au retour vers Jumla. Arriveront-ils ? Eternelle question qui nous préoccupe un brin durant les deux journées d'attente. Hélas le temps se dégrade chaque jour un peu plus tôt et la neige ne veut pas nous lâcher. Le jour prévu nos porteurs arrivent par petits groupes, fidèles au rendez-vous fixé. Cette fois, nous sommes sûrs de partir et l'ambiance monte d'un ton; après un très bon souper, le rakshi local réchauffe les cœurs, et nos chansons troublent jusque tard dans la nuit les solitudes de la vallée de Chaudhabise. Tandis qu'au-dehors la neige tombe, nous finissons en cercle sous la bâche de la cuisine, autour du feu. Nous sommes en veste duvet tandis qu'à côté, notre unique porteuse, sa robe dégrafée, allaite son enfant.

Vendredi 9 mai: par une matinée froide et sereine, nous quittons l'emplacement du camp de base saupoudré de neige fraîche. La vallée a bien changé en un mois! Les primevères fleurissent partout et nous ne traversons plus que quelques lambeaux de vieille neige. Les porteurs, après un départ assez lent, sont décidés à descendre bas ce soir. Cette idée ne nous déplaît pas car nous nous réjouissons de retrouver une température plus clémente.

La sortie des gorges, vers 3000 m, est atteinte en fin d'après-midi sous la pluie; tout est humide mais la rapide descente nous a un peu assommés et nous dormons profondément. L'avant-dernière étape se fait sous le soleil, dans une végétation printanière. Nous retrouvons les beaux villages traversés à la montée. Nous dînons à Talphi et campons le soir au bord de la rivière. Gib a du travail, ce soir on lui amène à dos de mule un malade à examiner. La consultation se déroule sous un parapluie, avec l'officier de liaison comme interprète et tout un groupe d'indigènes curieux faisant cercle autour d'eux.

Jumla est atteint le 11 mai en fin de matinée, et le camp installé à proximité immédiate de l'aéroport. Nous payons nos porteurs; ils ont été vraiment très efficaces. Par télégramme à la Sherpa Co-operative, nous avons demandé un avion charter pour le 15 mai, en collaboration avec une mission américaine qui construit un collège à Jumla. Les deux jours suivants sont passés en discussions, visites, excursions aux alentours et sont également consacrés à la revente du matériel que nous ne voulons pas ramener.

Nous sommes partis de Kathmandu, il y a deux mois, avec plus de deux tonnes de matériel; au retour, il ne nous reste que 400 kg à ramener dans la capitale. Le charter, un Twin Otter, ne transportant au total que 1100 kg, quatre de nos sherpas devront voyager par le vol régulier. Et les négociations pour les quatre billets commencent! Elles dureront deux jours et nous coûteront, en plus du prix normal, une paire de savattes, un training, un couteau et une montre!

Le 15 mai nous attendons toute la matinée en

vain. Nous assistons comme les jours précédents au parachutage de sacs de nourriture au-dessus du terrain. La récolte de riz de l'année dernière était particulièrement mauvaise et doit être complétée par de la marchandise transportée à grand frais. En fin de matinée, un télégramme de M. Cheney nous annonce le charter pour le 16. Soulagement !

Le lendemain, nous attendons dès l'aube, nos bagages prêts à être embarqués. A 10 h. un avion arrive, mais de la mauvaise direction. Un sherpa va aux renseignements, et soudain un cri retentit: le charter ! L'avion a pris un itinéraire plus au sud en raison de formations orageuses près des montagnes. Nous embarquons après un symbolique contrôle des bagages. (Pas si symbolique que ça pour le Vater !) L'avion s'élance et freine ! Emotion, sommes-nous trop lourd ? Non, une porte mal fermée. Nous décollons pour redescendre la vallée de la Tila, refaisant ainsi les étapes de la marche d'approche. Un virage au-dessus du Mabupass, et nous piquons vers le sud, loin des montagnes. Deux heures durant, nous survolons des collines se succédant les unes aux autres et se perdant dans la brume. Nous reconnaissons la route Pokhara-Butwal, puis celle de Kathmandu et commençons à descendre vers la vallée. Après un dernier virage au-dessus des temples de Patan, notre Twin-Otter se pose sur la piste du Tribhuvan Airport de Kathmandu.

A la sortie, nous sommes accueillis par une équipe de collaborateurs de la Sherpa Co-operative venus nous féliciter. Ils nous passent au cou des écharpes blanches, en signe de bienvenue et pour fêter notre réussite. Avant toute chose nous cherchons un restaurant pour manger autre chose que du riz et un hôtel avec douche ! Le lendemain est un samedi, tout est fermé; nous en profitons pour faire un peu de tourisme et nous replonger dans l'atmosphère du bazar, à la recherche de souvenirs, d'impressions et d'odeurs.

Les deux jours précédant le départ sont plus que chargés: il nous faut régler les comptes,

aller au Ministère du Tourisme, changer de l'argent et faire quelques visites. Notre officier de liaison nous convie chez lui pour un souper népalais typique, servi par son épouse et d'autres femmes parées de leurs plus beaux saris. Pemba nous convie à un autre souper, typiquement sherpa celui-ci. Nous réglons à cette occasion les derniers problèmes de revente de matériel que nous ne voulons pas ramener en Suisse, et dégustons quelques spécialités tibétaines.

Nous rencontrons quelques amis suisses dont nous avons fait la connaissance en mars; nous avons la chance de pouvoir revendre l'oxygène à une expédition suisse qui tentera cet automne l'ascension du Ganesh Himal. Il ne nous reste plus qu'à compléter nos achats de souvenirs avant de nous rendre une dernière fois à la Sherpa Co-operative et à l'aéroport le 20 mai à 5 h. du soir. Les adieux aux sherpas sont émouvants; Pemba quant à lui nous accompagne jusqu'à l'enregistrement. Nous avons quelques émotions à propos des radios et de la réservation des places, mais tout s'arrange et nous embarquons à la nuit tombante. Nous nous envolons vers Delhi et la plaine indienne; par une température de 35° nous changeons d'avion et repartons en direction de Bombay. Nouveau transbordement, dans une chaleur moite, et à l'aube du 21 mai nous nous envolons pour l'Europe.

Historique du Kanjiroba-Himal

Essai pour rassembler les renseignements sur toutes les explorations connues dans cette région. Cette liste n'a pas l'ambition d'être exhaustive !

1953 Tichy (Autriche).

Première visite de la Jagdula Valley, avec l'ascension du Milchberg et probablement du Dudh Kundhali.

1961 Tyson (GB).

Exploration d'une partie de la Jagdula Valley avec ascension du Matathumba, et de la vallée de Maharigaon avec ascension d'un sommet situé au N.-W. de la Chaudhabise.

1962 Expédition féminine anglaise

Atteint, au lieu du Kanjiroba, le Lha Shamma dans le S.-E. du massif et des sommets dans la chaîne du Kagmara.

1964 Tyson (GB).

Levé topographique de la partie inférieure de la Jagdula et du Kagmara. Devant les difficultés d'approcher le Kanjiroba par la Jagdula, ils contournent le massif par l'ouest, par Maharigaon et Dalphu et atteignent le Bhulu Lhasa par le N. Au retour ils passent par la Chaudhabise Valley.

1967 Expédition néerlandaise.

Tentative au Kang Jeralwa (Ringmo Lake).

1969 Tyson (GB).

Tentatives infructueuses au Kanjiroba par le N. (Ruka Khola) et l'E., remontent ensuite toute la Langu Khola et réalisent ainsi le tour complet du massif.

1969 Kobe Commercial University (Japon).

Tentative au Patrasi Himal, Kande Hiunchuli ?

1970 Université d'Osaka (Japon).

1^{re} ascension du Kanjiroba S., par l'arête S.-E. jointe depuis la Chaudhabise par-dessus la chaîne du Patrasi.

1971 Abe, Osaka (Japon).

1^{re} ascension du Tso Kalpo Kang, à l'est du Kanjiroba.

1971 Hammond (GB).

Ascension d'un sommet de 5970 m dans le Patrasi Himal.

1972 Yamatabi Club Tokyo (Japon).

Ascension d'un sommet de 6580 m dans le Patrasi Himal, probablement le Kande Hiunchuli.

1973 Université de Kitasato (Japon).

1^{re} ascension du «Serku Dholina», 6227 m, situation inconnue (év. «Kang», au S.-E. du Kanjiroba ?).

1973 F. Watanabe (Japon).

Kanjeralwa, 6662 m, au S.-E. du Kanjiroba.

1976 Isherwood (GB).

2^e ascension du Kanjiroba S. par l'arête S.-E., en remontant la Jagdula Khola.

1977 Miscutani (Japon).

Tentative au Kagmara et ascension du Kangtsume (?).

1977 Anderson (GB).

1^{re} tentative au Sisne, abandonnée après la mort d'A. Russell dans une avalanche en montant au col au S. du Kande Hiunchuli. Reconnaissance de l'approche par la Changda Valley.

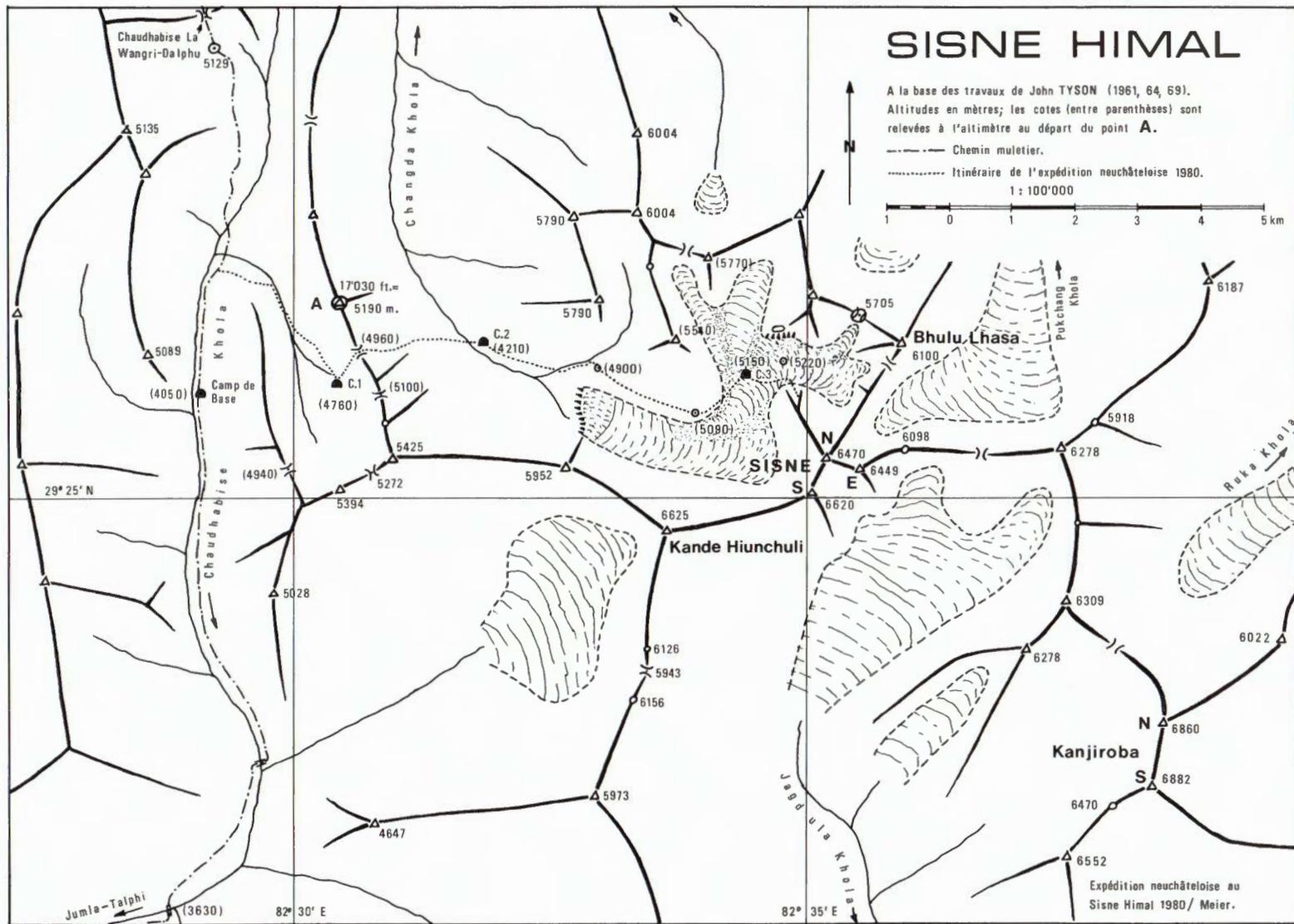
1979 A. Inenaga (Japon).

3^e ascension du Kanjiroba S., par l'arête N.-W. et en traversant le sommet N.

1980 Expédition neuchâteloise (CH).

1^{re} ascension du Sisne sommet N., par la Changda Valley et l'arête N.-W.

Selon la liste officielle, le Mont Sisne aurait 6954 m, donc 72 mètres de plus que le Kanjiroba ! Nous adoptons dès lors les cotes de Tyson, soit 6620 m pour le sommet S. et 6470 m pour le sommet N. Certaines cartes situent le «Sisne Himal» beaucoup plus à l'ouest, au-delà de la Chaudhabise Valley, mais cette région ne comporte pas de sommet atteignant 6000 m.



Chronologie de l'expédition

9 février 1977

Décision du Comité de la section d'examiner la possibilité d'organiser une expédition. Jean-Pierre Meyrat et Ruedi Meier sont chargés de cette étude.

28 mars 1978

Réunion Comité – Fondation Kurz – Expédition: le feu vert est donné pour former l'équipe.

17 août 1978

Le Comité approuve l'équipe proposée.

25 août 1978

Séance constitutive de l'expédition.

Novembre 1978

Nous adressons au Gouvernement népalais une demande pour le Rolwaling Himal.

Début mars 1979

N'ayant pas reçu de réponse, nous renonçons au projet «Rolwaling», pour nous tourner vers l'ouest du Népal.

25 avril 1979

Envoi de la demande officielle pour le Mont Sisne.

26 juin 1979

Présentation du budget au Comité et à la Fondation Kurz: le financement est assuré.

7 octobre 1979

Un télégramme de Kathmandu nous informe que l'autorisation nous est accordée.

Novembre 1979

Voyage de préparation de deux membres à Kathmandu.

8 février 1980

Envoi du matériel personnel et de la nourriture haute altitude.

1^{er} mars 1980

Départ de la première équipe de trois membres de Genève.

15 mars 1980

Départ du reste de l'équipe.

22 mars 1980

Jonction des deux groupes à Surkhet.

11 avril 1980

Installation du camp de base.

15 avril 1980

Installation du camp 3.

23 avril 1980

Installation du camp 4.

29 avril 1980

Installation du camp 5.

3 mai 1980

Sommet N. atteint.

6 mai 1980

Hommes et matériel retour au camp de base.

11 mai 1980

Arrivée à Jumla.

16 mai 1980

Vol Jumla-Kathmandu.

21 mai 1980

Retour en Suisse de toute l'équipe.

Appendices techniques

Bibliographie

- ANDERSON R.A.L., 1978 – British Sisine Himal Expedition 1977. Report.
- ANDERSON R.A.L., 1978 – Avalanche on Sisine. The Alpine Journal, vol. 83, n° 327: 73-79.
- CHRONIQUES HIMALAYENNES – Les Alpes, revue du Club Alpin Suisse.
- COLE J., 1965 – West Nepal Expedition 1964. The Alpine Journal, n° 311:254-261.
- DOBREMEZ J.F., 1976 – Le Népal, écologie et biogéographie. Ed. du CNRS, Paris.
- DOBREMEZ J.F. et SHRESTHA T.B., 1978 – Carte écologique du Népal, région Jumla-Saipal 1:250 000. Université de Grenoble.
- ISHERWOOD D., 1978 – Kanjiroba 1976. The Alpine Journal, vol. 83, n° 327: 37-42
- KURZ M., 1956 – Chronique himalayenne 1940-1955, 304-310. Fondation Suisse pour Explorations Alpines.
- MACKINNON T., 1954 – Scottish Nepal Expedition. The Alpine Journal, vol. 59, n° 289: 417-420.
- NAIRZ W., 1978 – Gipfelsieg am Everest. Moldenverlag Wien.
- SHRESTHA T.B., 1977 – Le Nord-Ouest du Népal. Recherches écologiques, biogéographiques et cartographiques. Thèse, Université de Grenoble.
- TICHY H., 1954 – Land der Namenlosen Berge. Buchgemeinschaft Donauland, Wien.
- TYSON J., 1962 – Three Months in West Nepal. The Alpine Journal, n° 304: 120-129.
- TYSON J., 1963 – Exploring Nepal's remote west. Geog. Mag. 35 (Jan.): 532-546.
- TYSON J., 1967 – West Nepal: Exploring the Kanjiroba Himal. Geog. Journal (Sept): 328-336.
- TYSON J., 1970 – Return to Kanjiroba. Himalayan Journal 29: 96-104.
- WARD M., 1975 – Mountain Medicine. Crosby Lockwood Staples, London.

Les communications radio

Dans une expédition « style himalayen », avec plusieurs camps et équipes dispersés sur la montagne, les communications revêtent une importance capitale, surtout quand on évolue dans un terrain inconnu. Nous avons fait les meilleures expériences avec l'équipement radio « Makalu » de la Maison Autophon, spécialement conçu pour les expéditions, comprenant 6 récepteurs-émetteurs SE 20 dotés d'une cellule solaire, 12 accus de réserve et un dispositif avec panneau solaire pour les recharger au camp de base, le tout pesant moins de 20 kg.

Ce système d'alimentation nous a permis d'utiliser largement ces appareils déjà pendant la marche d'approche. Sans la possibilité de communiquer avec la colonne des porteurs, l'équipe de reconnaissance n'aurait pas pu remplir sa mission sans perte de temps. Pendant l'ascension, il fallait coordonner les mouvements des grimpeurs et les portages pour assurer le ravitaillement en nourriture, combustible et matériel, éviter la suroccupation des camps et cela en fonction des renseignements fournis par l'équipe de tête.

Habituellement, nous avons trois communications par jour à des heures fixes, mais souvent des problèmes de logistique ont nécessité des conversations supplémentaires, et le jour de l'attaque finale plusieurs appareils étaient continuellement sur écoute. Nous étions étonnés par l'autonomie réalisable en exposant les appareils pendant relativement peu de temps au soleil et rarement nous avons eu besoin des accus de réserve. Par grands froids nous avons pris la précaution de chauffer les appareils sur le corps un moment avant de les utiliser. La portée des SE 20, en utilisant les antennes demi-onde, est remarquable, même sans visibilité directe. Leur maniement est simple et aucune panne n'a entravé leur bon fonctionnement.

Alimentation

Dès notre arrivée au Népal, il fallut nous accommoder aux aliments du pays. Pour faciliter la transition avec les repas purement népalais et aussi pour préparer nos papilles aux plats fortement épicés de chili que nous allions déguster par la suite, Kathmandu nous offre heureusement une grande variété de restaurants chinois, tibétains ou sherpas.

Au cours de la marche d'approche, nos estomacs se sont vite adaptés aux menus que nous préparait Ankami, notre sherpa-cuisinier: après le « morning-tea » servi dans la tente à notre réveil, riz au lait ou, à défaut, porridge, corn-flakes ou pane-cake, œufs sur le plat, pain, beurre et confiture composaient notre déjeuner. Pour le lunch que nous recevions au départ de l'étape dans un cornet en plastique: riz frit, pommes-de-terre bouillies ou chapatis (galettes de céréales

Nourriture « Haute altitude »

Article	1 portion	quantité pour 10 pers./20 jours
thé	10 sachets	2000 sachets
jus de fruit	1/2 sachet	100 sachets
potage	1/4 sachet	50 sachets
bouillon	2 cubes	400 cubes
café	2 sachets	400 sachets
Caotina	1 sachet	200 sachets
lait condensé	1/4 tube	50 tubes
sucre	150 g	30 kg
confiture (portions)	50 g	10 kg
miel	50 g	10 kg
Bircher	1/3 paquet	65 paquets
pain (consERVE)	1/5 paquet	45 paquets
chocolat	1/4 plaque	50 plaques
div. caramels		9 kg
salade	1/2 sachet	100 sachets
fromage	50 g	5 kg
petit fromage	ou 2 portions	25 boîtes
repas lyophilisés	1	36 kg
saucisse sèche	120 g	6 kg
lard	ou 80 g	4 kg
poisson (consERVE)	ou 1/2 boîte	25 boîtes
foie gras	ou 1/2 tube	25 tubes
Choc-Ovo, Mars } Milky-Way, etc }	1 pièce	200 pièces
fruits secs	1/3 paquet	65 paquets
Isostar, Pront Ovo, } Café Duo, etc. }		5 kg
poids total		300 kg
valeur indicative		2600 Fr.

assez sèches et insipides), un œuf dur et du fromage du pays. À l'arrivée de l'étape, thé et biscuits coupaient bien souvent une faim latente. Le soir, au repas principal, le riz blanc, très peu salé, était accompagné de sauce curry, de lentilles, de pommes-de-terre et de légumes et, occasionnellement, de viande: volaille, chèvre ou poisson quand l'étape finissait près d'une rivière. Une variante très appréciée: soupe aux nouilles relevée avec des herbes et des épices. Des fruits en boîte pour le dessert précédaient la boisson: thé noir ou au lait, café ou chocolat.

Au passage des agglomérations, notre cuisinier se faisait un plaisir de nous approvisionner en rakshi et tchang, alcool et bière de riz. Son plaisir n'était pas toujours partagé car nous n'étions pas très amateurs de tchang! Nos réserves personnelles, transportées secrètement dans une certaine caisse noire qui servait aussi de coffre-fort, furent très prisées lors des soirées froides du camp de base. La qualité de la prune et le renom du whisky compensaient la quantité accordée à chacun!

Au dessus du camp de base, la nourriture était celle que nous avons importée de Suisse. La composition des menus et les quantités étaient basées sur nos expériences personnelles faites dans les Alpes.

Quelques remarques:

Les rations préparées au camp de base pour 4 à 5 jours étaient largement comptées et prévoyaient 1 jour supplémentaire.

Chaque camp d'altitude était doté d'une réserve de nourriture de base.

Les produits lyophilisés ont été grandement appréciés. La viande sèche, mise sous vide deux mois avant l'utilisation était parfaitement conservée. Par contre, le fromage a souffert du voyage; il était consommable mais de goût assez prononcé!

Les tubes de lait condensé (ainsi que les portions de confiture!) n'apprécient guère les changements de pression et coulaient; le lait en poudre aurait été préférable.

Grâce à la compétence et à l'ingéniosité d'Ankami, notre sherpa-cuisinier, les problèmes de ravitaillement posés par l'établissement du camp de base plus bas que prévu, ont été facilement résolus. Il fallait tout son savoir-faire et son expérience pour nourrir une expédition en cuisinant tout au bois, pour dépecer un bouc, faire des saucisses, apprêter un poisson, cuire un pain dans une marmite ou apprêter en légumes des herbes sauvages.

Médecine

Avant le départ tous les participants se sont soumis à un contrôle de leur santé chez le médecin de l'expédition. L'examen clinique et l'anamnèse détaillée ont été complétés par des examens de laboratoire et les radiographies nécessaires. Des ECG de repos et d'effort ont été pratiqués. *Les vaccinations* habituelles ont été faites, y compris des gammaglobulines. Puisque notre itinéraire passait par des régions potentiellement infestées par la malaria, nous nous sommes soumis à la prévention par le Fansidar.

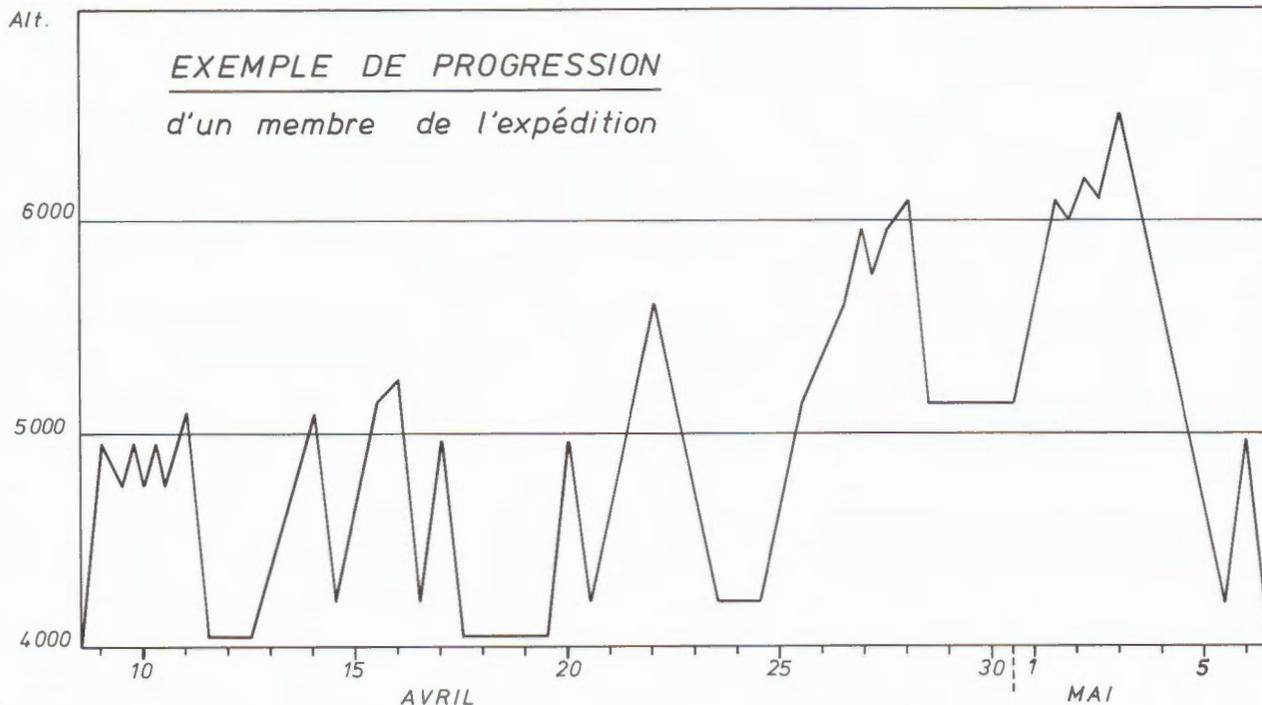
La pharmacie de l'expédition a été choisie aussi diversifiée que possible, car nous ne pouvions pas compter sur d'autres secours que les nôtres. Nous avons été guidés dans notre choix par différents rapports d'expédition, en particulier les listes du Dr O. Oelz (dans Nairz, 1978).

Nous avons mis l'accent sur:

- les antibiotiques: pénicillines semi-synthétiques, cotrimoxazole, doxycycline orale et injectable,
- les affections respiratoires et ORL: antitussifs, gel et gouttes nasales, tablettes à sucer, antiasthmatiques, expectorants,
- les affections digestives: antidiarrhéiques surtout, anti-acides, laxatifs,
- les hypnotiques et sédatifs: du groupe des benzodiazépines,
- les antalgiques et anti-inflammatoires: aspirine, produits combinés, ibuprofène, indométhacine, morphine.

Ces produits ont été complétés par diverses pommades, anti-inflammatoires et désinfectantes, les collyres et pommades ophtalmiques, les produits cardio-vasculaires (tonicardiaques, diurétiques, vasodilatateurs périphériques), les corticoïdes injectables, les vitamines, le Neocid en poudre.

La trousse de réanimation comprenait un appareil Ambu avec



pompe à pied, un set d'intubation, des solutions de perfusion (glucose, NaCl, Dextran, PPL) avec les cathéter veineux et artériels, une pipe de Mayo, un thermomètre à basse température, un thermomètre de bain.

La trousse chirurgicale comprenait le matériel d'injection et de suture, des bandes plâtrées, des pansements divers, deux attelles gonflables, un filet de portage (hamac de paroi) et quelques Daviers pour extraction dentaire.

L'oxygène était inutile pour la progression sur un 6000 m, mais nous avons préféré nous charger de 4 bonbonnes de 800 l d'O₂ gazeux chacune, pour parer aux accidents d'hypoxie (œdèmes pulmonaire et cérébral) ou de refroidissement. Nous avons pu acquérir à Kathmandu des appareils de la maison française «L'Appareil Médical de Précision»; heureusement, nous n'avons pas dû recourir à un traitement de réserve.

L'adaptation à l'altitude, basée sur la progression «en dents de scie», s'est faite sans difficulté, la diminution de la pression atmosphérique n'ayant entraîné que des malaises mineurs. Rappelons que selon ce principe on intercale des périodes de repos au camp de base d'au moins deux jours entre les périodes d'ascension, celles-ci n'excédant pas 3-4 jours. (v. diagramme)

Par chance, aucun problème médical majeur n'a troublé notre progression, ni en marche d'approche, ni en altitude. Aussi c'est un gros stock de médicaments, pansements et perfusions que nous avons remis à l'Hôpital de Jumla à notre retour.

Les observations scientifiques se sont restreintes à des enregistrements ECG effectués à plusieurs reprises, jusqu'à 5100 m, sur tous les membres de l'expédition; de plus, un ECG d'effort a été réalisé en Suisse avant et après l'expédition. Notre groupe était trop petit pour pouvoir emporter d'autres appareils. Les résultats de ces observations paraîtront dans la presse médicale. Enfin, signalons que le matériel médical et les médicaments atteignaient un poids d'environ 80 kg, pour une valeur globale de quelque 5000 francs. L'équipement d'oxygène pesait 35 kg et coûtait 4000 francs.

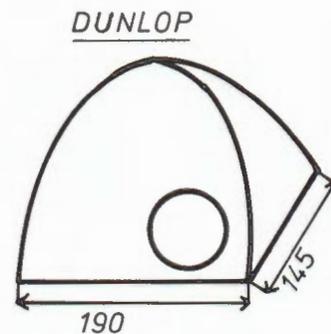
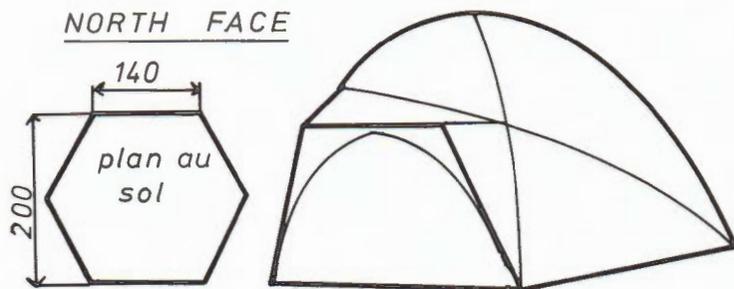
Pour une information détaillée sur les problèmes médicaux et physiologiques liés à la haute altitude, nous ne pouvons que recommander l'ouvrage de M. Ward (1975).

Matériel

I Matériel personnel

Chaque alpiniste était équipé comme pour une course de haute montagne effectuée dans les Alpes. En plus chacun reçut les articles suivants, achetés sur place à Kathmandu:

- 1 paire de surbottes
- 1 pantalon duvet
- 1 veste duvet



- 1 survêtement tempête
- 1 paire de jumars
- 1 sac de couchage léger
- 1 sac de couchage double
- 1 paire de lunettes de ski

Nous avons cependant préféré acheter en Europe les doubles chaussures afin de ne pas avoir de problèmes de pointure et de pouvoir les former. La plupart d'entre nous étaient équipés de chaussures Asolo Scarpa (Italie) qui ont donné entière satisfaction. Le matériel acheté à Kathmandu est d'origine très variable: France, Italie, Grande-Bretagne, Chine, Japon, USA, etc. Trois d'entre nous mesurant 1,90 m et plus, il fut parfois difficile de les satisfaire !

II Matériel collectif

Tout le matériel technique et de camp peut être acheté à Kathmandu. Nous avons emporté de Suisse 1 tente North Face, 2 tentes Dunlop, un jeu

de pitons longs et en U, les casseroles et supports pour les réchauds. Voici la liste du matériel principal; nous avons pour ainsi dire tout utilisé.

- 300 m de corde (Ø 9-11 mm)
- 1000 m de corde fixe (Ø 8 mm)
- 100 m de cordelette (Ø 6 mm)
- 100 m de sangle (25 mm)
- 30 vis à glace
- 30 piquets à neige
- 10 ancras à neige
- 8 tentes d'altitude
- 8 tentes moyennes (camp de base)
- 120 pitons à rocher
- 70 mousquetons
- 30 mousquetons à vis
- 6 piolets-marteau
- 6 marteaux
- 9 piolets
- 5 réchauds à gaz

PROVENANCE DU MATÉRIEL ET DE LA SUBSISTANCE

	Suisse		Kathmandu		total		
	poids kg	valeur ² Fr.	poids kg	valeur ² Fr.	poids kg	valeur ² Fr.	
Equipement personnel	<ul style="list-style-type: none"> grimpeurs (7) népalais (7) 	195	12600	80	} 23000 ¹	275	} 43400
		25	} 7800	180		205	
Matériel collectif	180			480		660	
Subsistance: marche + camp de base	-		860	3600	860	} 6200	
Subsistance: haute altitude	300	2600	-		300		
Poids total	700		1600		2300		

¹ après déduction du produit de la revente

² valeurs indicatives !

2 tentes mess

2 bâches pour la cuisine et le matériel

Nous avons cuisiné au bois durant la marche d'approche, au camp de base et au camp 2. Dans les autres camps nous avons utilisé des réchauds Camping gaz Bleuet S 200; attention au problème du transport des cartouches de gaz par avion!

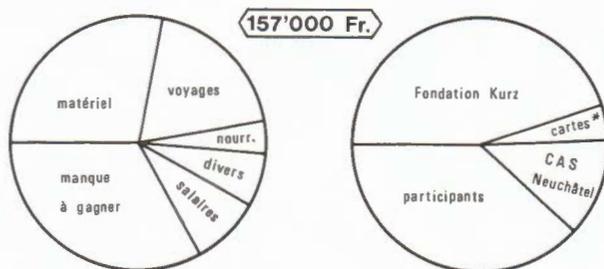
Les tentes d'altitude étaient du type Dunlop Nangat Parbat (ou l'équivalent fabriqué en Asie) et North Face. La North Face présente de très grands avantages: place pour dormir pour 3, pour manger à 5 ou 6, entrée très pratique et très bonne résistance au vent et à la neige. Par contre elle nécessite une terrasse plus grande, et il aurait été très difficile ou même impossible de l'utiliser pour les camps 4 et 5.

Les Sherpas et l'officier de liaison recevaient un équipement complet semblable au nôtre.

LE COÛT DE L'EXPÉDITION ET SON FINANCEMENT

Répartition des dépenses

Répartition du financement



* produit de «l'action cartes postales» et dons

Arrivés à la fin de ce long périple, les membres de l'expédition tiennent à exprimer leur plus vive gratitude à toutes les personnes, institutions et firmes qui ont soutenu leur entreprise d'une façon ou d'une autre:

Fondation Louis et Marcel Kurz
Section Neuchâteloise du CAS
Souscripteurs *Cartes postales*
Fondation Suisse pour Explorations Alpines
Comité Central du CAS
Département Politique Fédéral
Ambassade Suisse, New Dehli
SATA, Kathmandu (Hugentobler)
T. Braham, Lausanne
Pierre Vittoz †
Jean Juge †
Sherpa Co-operative Ltd, Kathmandu
K. Guha, Calcutta
J.B. Tyson, Cobham GB
Major R.A.L. Anderson, GB
E.J. Hammond, Conwy GB
D. Isherwood
A. Godenzi, Coire
R. Monnerat, Moutier

H. von Känel, Berne
A. et J. Fauchère, La Forclaz
Autophon SA, Zurich
Wittwer SA, Neuchâtel
Imprimerie Paul Attinger SA, Neuchâtel
Hasler Frères SA, Colombier
Paul Virchaux, *Termarin*
Olivetti (Suisse) SA, Zurich
Imprimerie Messeiller, Neuchâtel
Crédit Suisse, Neuchâtel
Pharmacie Gauchat, Peseux
Wander AG, Berne
Pfizer AG, Zurich
Ciba-Geigy AG, Bâle
Sandoz AG, Bâle
Sauter SA, Genève
Zyma SA, Nyon
Hoffmann-La Roche SA, Bâle
Cooper SA, Fribourg
Vifor SA, Genève
3M AG, Berne
Diethelm AG, Zurich
Galenica SA, Berne
Dispensa AG, Winterthour
Pantène SA, Bâle
Effems SA, Zoug

